

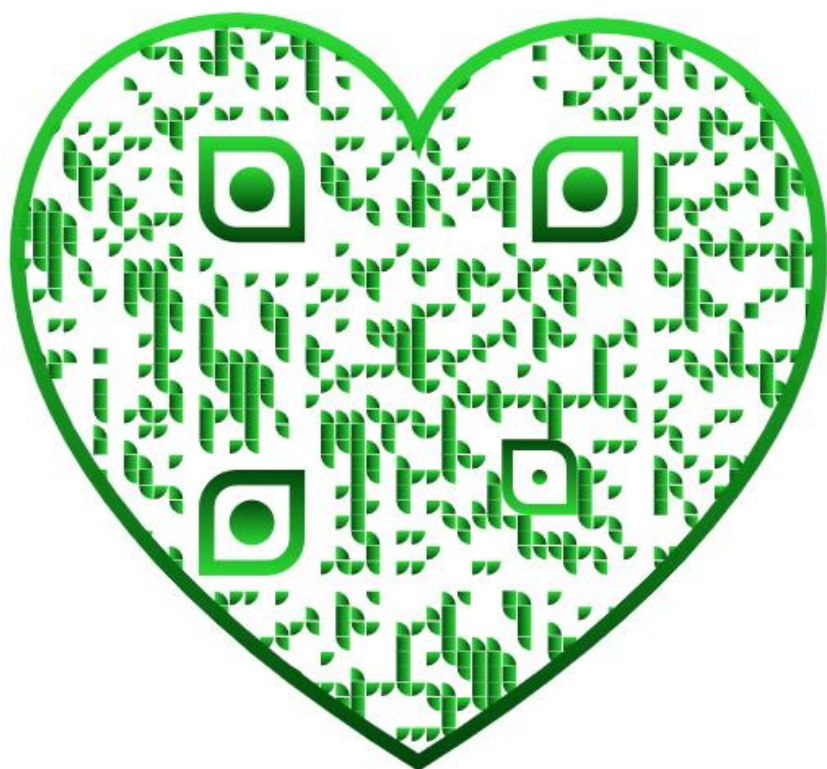
Collectif sous la direction de
Martine Delvaux et Esther Laforce

AU BOUT DE NOTRE SANG

Malmenées, maltraitées,
ménopausées

Mélikah Abdelmoumen
Marie Célie Agnant
Anita Anand
Pascale Cormier
Véronique Cyr
Martine Delvaux
Lynda Dion
Yara El-Ghadban
Esther Laforce

Claudia Larochelle
Catherine Mavrikakis
Pénélope McQuade
Pascale Navarro
Virginia Pesemapeo Bordeleau
Anne Peyrouse
Monique Régimbald-Zeiber
Ching Selao
Marie-Ève Sévigny



Collectif sous la direction de
Martine Delvaux et Esther Laforce

AU BOUT DE NOTRE SANG

Malmenées, maltraitées,
ménopausées

Mélikah Abdelmoumen
Marie Célie Agnant
Anita Anand
Pascale Cormier
Véronique Cyr
Martine Delvaux
Lynda Dion
Yara El-Ghadban
Esther Laforce

Claudia Larochelle
Catherine Mavrikakis
Pénélope McQuade
Pascale Navarro
Virginia Pesemapeo Bordeleau
Anne Peyrouse
Monique Régimbald-Zeiber
Ching Selao
Marie-Ève Sévigny

H
h a m a c

AU BOUT
DE NOTRE SANG

Au bout de notre sang

Malmenées, maltraitées, ménopausées

*Collectif sous la direction de
Martine Delvaux et Esther Laforce*

H
h a m a c

AU BOUT DE NOTRE SANG

a été publié sous la direction de Martine Delvaux et Esther Laforce.

Illustration de la couverture : Monique Régimbald-Zeiber

Photographie de couverture : Paul Litherland

Conception de la couverture : Karine Chevrier

Maquette de couverture : Francesco Gualdi

Mise en pages et adaptation numérique : Karine Chevrier

Révision linguistique : Madeleine Langlois

Correction d'épreuves : Mélodie Goupil

© 2026 Martine Delvaux, Esther Laforce et Hamac

ISBN papier 978-2-925566-08-3 | ePDF 978-2-925566-09-0 |

ePub 978-2-925566-10-6

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Au bout de notre sang / sous la direction de Martine Delvaux et Esther Laforce.

Noms : Delvaux, Martine, 1968- éditeur intellectuel. | Laforce, Esther, éditeur intellectuel.

Description : Nouvelles. | Comprend des références bibliographiques.

Identifiants : Canadiana 20250049686 | ISBN 9782925566083 (couverture souple)

Vedettes-matière : RVM : Nouvelles québécoises—21^e siècle. | RVMGF : Nouvelles.

Classification : LCC PS8329.S.Q4 A923 2026 | CDD C843/.010806—dc23

Dépôt légal — 1^{er} trimestre 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication, et la SODEC pour son appui financier en vertu du Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée.



Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
du Canada

SODEC

Québec



Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC).

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Gouvernement du Québec — Programme de crédits d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Tous droits réservés

Imprimé au Canada

Dialogue

Martine Delvaux et Esther Laforce

Chère Esther,

Au moment où j'entreprends d'écrire, avec toi, cette introduction, mon père est aux soins palliatifs. Mon père-beau-père, comme me l'a écrit une amie, celui auprès de qui je vis depuis l'âge de six ans et qui, au mitan de ma vie, entreprend la fin de la sienne. Tous les jours, à l'hôpital, je croise des femmes de tous les âges, préposées, infirmières, médecins, mais surtout des femmes qui ont mon âge, ou presque, et qui s'occupent des malades, avec précision, patience, dévouement.

S'asseoir dans une chambre d'hôpital avec un malade, errer dans les couloirs en attendant le passage des médecins, traverser le bâtiment pour aller se chercher à manger : le corps habite ce hors-lieu, qui est au cœur de la vie. Celui où la plupart d'entre nous sommes arrivées, celui où il est fort possible que nous fermions, à notre tour, les yeux. Je ne sais pas si je me sens vieille, à l'hôpital. J'ai plutôt l'impression d'être sans âge. Mais devant les corps qui m'entourent, ceux qui travaillent sans arrêt dans un ballet infini de gestes soignants, ceux qui attendent que la vie soit finie, je me retrouve devant la mienne, ma vie. Ce que j'en ai fait. Ce que je peux ou veux encore en faire avec, devant, dedans le temps qui reste...

Je pense à l'amie de Mélikah Abdelmoumen, Heather, malade, à son visage qu'elle affirme avoir toujours détesté et qui voudrait maintenant pouvoir vivre avec ce visage encore longtemps. Je croise parfois le mien dans le petit miroir fixé au mur au-dessus du lavabo dans la chambre de mon père. Je ne suis pas certaine de le reconnaître tout à fait, le visage de moi « vieillissante », comme on dit si mal, le visage qui promet des années à venir d'une santé chancelante et qui pourtant ne ressemble en rien à l'image que je porte de moi en moi, comment moi je me vois, jeune, éternellement jeune.



Peut-être que c'est l'écriture qui te permet de conserver le sentiment d'être jeune. Virginia Pesemapeo Bordeleau, dont une amie s'est sentie vieille quand elle a perdu le goût de bouger, constate : *la réflexion et la recherche constantes de la prochaine création nous garde en éveil et en santé autant physique que mentale*. Je veux y croire.

Chère Martine,

Je pense à toi qui veilles ton père à l'hôpital. Je te réponds depuis un grand parc de la ville que j'aime traverser à vélo. Ce matin, je m'y suis arrêtée pour t'écrire. J'y suis

entourée d'herbes qui portent la trace de l'été chaud et bien trop sec que nous venons de traverser. Je me laisse transporter par le chant des grillons, qui résonne partout ici, constant, imperturbable. Enveloppée dans ce rythme qui a quelque chose de magique, j'essaie de nourrir l'espoir que la vie pourra continuer à s'exprimer encore longtemps. Je pense que je suis devenue moi aussi une de celles dont Claudia Larochelle se *moquait un peu jadis*, celles qui tirent du bonheur à observer les plantes et à *compter les chats dans la rue*. Et comme elle aussi, quand les questions et les inquiétudes surgissent, je me sens chanceuse de pouvoir me plonger dans les mots de celles dont je peux dire, maintenant, que les voix m'accompagnent.

Dans ce grand parc, qui est un ancien dépotoir, je suis seule sans l'être : les gens marchent, courent dans les sentiers, des ami-e-s parlent ensemble, des oiseaux tournent en rond dans le ciel, une araignée traverse la dalle de ciment où est posé mon banc et une sauterelle bondit soudainement à mes pieds. Je pense à cet été que je viens de passer sans être menstruée, mon deuxième seulement depuis ma grossesse et depuis bien plus longtemps encore, depuis la fin de mon enfance. Je ne suis pas encore officiellement ménopausée, car les règles sont revenues entre les deux saisons, mais je dois l'avouer, leur arrêt progressif me soulage. Écrire sur ma ménopause qui commence me ramène aux incertitudes de l'adolescente que j'ai été. L'époque de mes premières menstruations est celle de la solitude, du malaise, de l'angoisse et de la honte. J'ai l'impression qu'une partie de ma jeunesse est restée figée dans la peur que j'ai développée alors, celle de mon corps, celle de mes mots. Je ne savais pas comment bien gérer la douleur et ce sang dont je craignais les fuites. J'étais trop timide pour me confier, pour poser des questions et chercher des réponses. Et personne ne parlait de ça, je ne connaissais pas de bons livres sur le sujet. Parler *de*, écrire *sur* les menstruations ? Ben voyons !

Nos vies de femmes, étouffées de silences. Il y en a de si lourds. Pascale Cormier l'énonce tragiquement : le jour où quelqu'un lui a dit qu'elle *n'avait pas le droit d'être une femme*, que *c'était dangereux et inconvenant, ce jour-là*, écrit-elle, *j'ai su que j'étais une femme. Quand j'ai compris que j'allais devoir me taire*. Ces mots m'émeuvent, chaque fois que je les lis. Ils me hantent, car ce sont ces silences imposés sur nos vies qui sont dangereux. Ils nous menacent, toutes et tous.

Rendue *au bout de mon sang*, pour reprendre le très beau titre que tu as proposé pour ce livre, avec toi et les 16 écrivaines qui ont voulu écrire sur la ménopause, je ne me sens plus seule et je ne me sens pas vieille. Surtout, dans l'acte d'échange et de partage qui est au cœur de l'invitation à participer à ce collectif, enfin, nous ne sommes plus muettes.



Entre la maison de mes parents et l'hôpital, il y a un sentier. Je le prends plusieurs fois par jour, et chaque fois, devant les écoreuils noirs et le Yorkshire miniature que je croise systématiquement avec son maître, je vis un moment de suspension, quelques minutes d'arrêt où je ne suis ni en train de veiller mon père, ni en train de travailler ou de cuisiner, de prendre soin de ma mère, de ma fille, de mon chien à moi et de mon chat. La vie continue malgré tout, malgré la fin qui se profile. Je rentre à la maison, habitée par

les images de l'hôpital, les malades recroquevillé-e-s dans les lits, et surtout les soignant-e-s et les préposé-e-s. Les visages malades sont en majorité blancs, les visages soignants sont, en majorité, ceux de personnes qu'on dit racisées et à qui on en demande toujours plus dans un réseau de la santé dont les ressources s'effacent comme une peau de chagrin pendant que moi, j'ai honte. Cette géographie des corps est au cœur du texte de Ching Selao, qui demande comment penser l'invisibilisation des femmes ménopausées alors qu'une réflexion sur la place des femmes asiatiques, au Québec, en est encore à ses balbutiements...

J'ai honte, oui, mais plus encore, j'ai peur de ce racisme décomplexé, qui s'infiltre partout au Québec et contre lequel il faut sans cesse lutter. J'ai honte, j'ai peur, j'ai mal, et ma colère monte. Ma colère que je reconnais dans les mots d'Anne Peyrouse, ma colère plus forte que jamais avant, dans ma vie, comme si la ménopause était venue retirer le filtre si bien adopté depuis l'adolescence, la petite distance si bien apprise de la gentille fille, de celle qui sait bien se comporter, ne pas parler trop fort, ne pas s'emporter, ne pas faire de crise.

Mais le monde est en crise et tout me blesse. Comment écrire ces phrases, alors qu'un génocide a lieu, à Gaza, sous nos yeux ? Comment penser la ménopause, alors que des milliers et des milliers de femmes et d'enfants sont tués en toute impunité, dans l'indifférence internationale qui se cache derrière des prises de position gouvernementales trop tard arrivées ? Comment ne pas éclater de rage devant le mal ?

Quelque chose, en moi, est en train de céder, je hausse le ton plus fréquemment, je mâche moins mes mots, mon seuil de tolérance a baissé, je me retiens tout juste de hurler. Et ça, ce retour aux émotions refoulées de l'adolescence, finalement, ça me fait du bien. Je remercierai toujours la vie de m'avoir permis de ressentir, encore une fois, l'intégrité, le refus du compromis, la mélancolie et la rage que je ressentais il y a 40 ans et que j'ai appris à corseter. Ce monstre, pour le dire avec Pascale Navarro, qui s'est installé sur mon épaule pour me surveiller quand je parle et quand j'écris, lui qui me chuchote des reproches, les mots des autres comme autant de rappels à l'ordre ou de menaces.

Il y a quelque chose de libérateur dans ce que Lynda Dion décrit comme un corps indomptable. Il y a, malgré tout, une permission : celle de refuser. De dire non sans hésiter. De s'indigner. De dénoncer. De se révolter. Pour une fois, dans sa vie.

Refuser la leçon de la féminité que Pascale Cormier énonce si clairement : devoir se taire...



Dans le mélange d'émotions auquel nous soumettent, semble-t-il, nos hormones, je n'ai jamais pensé que j'étais une femme en colère. Je me suis toujours imaginée timide et peureuse, souriante, reconnaissante et avenante, mélancolique et pleureuse. M'excusant de tout, je ne sais pas par quel maléfice j'ai réussi à maîtriser cette fureur en moi, non pas comme on maîtrise un savoir, une habileté, mais comme on cloue au sol un corps récalcitrant. Elle a toujours été là, évidente. Pendant des années, je l'ai niée. Je commence tout juste à la nommer.

En écrivant, en vieillissant, je plonge, je cherche, je touche à la racine de mes peurs.

Je n'attends plus le bon mot, la syntaxe parfaite, mes doigts pianotent sur mon clavier, ça fait des étincelles, ça sort, ça me porte, d'une phrase à l'autre, plus forte, la véhémence avec laquelle je débusque ce qui m'a trop longtemps tenue au silence.

Je l'entends, moi aussi, le monstre. Il me surplombe, il se tient là, au fond et à la surface, il s'amuse avec mes pensées. Il a la voix d'un inquisiteur, d'un chroniqueur, d'un troll qui, pour chaque liberté que je prends, me répète : *crisse de folle*.

Ma colère continue, elle se renforce, devient le soutien de toutes les émotions qui me traversent quand je lis.

Mon cœur se serre devant la mort de Rose-de-Lima Racicot, l'une des arrière-grands-mères de Véronique Cyr. À 40 ans, après 12 accouchements, sa trace retrouvée dans un registre dénombant sans chaleur ses enfants désormais dispersés.

Je frémis devant le meurtre d'une jeune fille indienne, en Colombie-Britannique, battue et noyée par des jeunes qui se faisaient passer pour ses ami-e-s, son corps marqué par leur racisme. C'est une histoire que raconte Anita Anand, dans un texte où elle se questionne sur la complexité de ses rapports à la beauté.

Je suis révoltée et j'ai mal devant l'histoire douloureuse d'Élaine, la narratrice du texte de Marie Célie Agnant, son corps charcuté contre son consentement et sans rien lui dire, sans explication. À 13 ans, c'est une vie volée, passée à vivre avec une *douleur qui n'a pas de nom et à peine une voix*. Un récit qui dénonce l'ignoble injustice des rapports coloniaux.

Je ressens l'impatience de ces femmes qui s'exprime dans les textes de Pénélope McQuade, de Marie-Ève Sévigny, de Véronique Cyr, des femmes qui voudraient seulement être soignées, avoir des réponses à leurs douleurs, errant d'un-e médecin hésitant-e à l'autre ou se frappant carrément à leur mépris. Les corps des femmes, des adolescentes aux ménopausées, laissés dans le champ de l'ignorance.

Je rassemble toutes ces émotions et me recueille sur le souvenir des feux qui ont ravagé les forêts près de chez Virginia Pesemapeo Bordeleau en 2023. Mon souffle se rappelle à cette fumée qui a fait de Montréal, cet été, la ville dans le monde où la qualité de l'air était la pire en raison d'autres feux de forêt qui ont fait rage dans l'Ouest du pays.

Je lève enfin les yeux sur le monstre, laisse un dernier temps de silence entre nous deux, lui lâche une réponse : *folle de rage de vivre*.



Je me vois dans le regard de ma fille.

Parfois, elle me dit espérer vieillir *comme* moi, mais je ne sais pas tout à fait ce que ça signifie, si je renaissais à tout coup dans ses yeux, à ce moment-là, comme la mère de Catherine Mavrikakis renaît, dans son texte, sous la forme d'Antonin Artaud.

Sous quelle forme est-ce que nos enfants nous imaginent renées une fois tous les ovules consumés ?

Je n'ai pas *envie* d'être grand-mère. Je ne chéris pas ce fantasme lié au vieillissement et à une injonction muette faite à mon enfant : reproduis-toi, pour moi, pour que je sois non plus seulement mère, mais grand-mère, manière de reprendre encore une fois ce rôle de mère, qui a tout à voir avec le sang, qu'il coule ou non.

Je dis non, donc, pas grand-mère, mais plutôt sans âge, ou à jamais rajeunie, comme

la mère de Yara El-Ghadban, et toujours, toujours avec ma fille, toujours à l'école infinie de l'amour.

Je veux être libre, comme le répète plusieurs fois Monique Régimbald-Zeiber devant cette évidence qui s'approche comme un horizon auquel on ne peut échapper : arrêter de saigner. Notre imaginaire est gros de l'horreur qui est associée à cette interruption, la peur de l'inconnu, mais surtout la perte du sens : qui suis-je si je ne suis plus ça ?

Et quand la préadolescente lance un « Ta gueule ! » bien senti à sa mère, c'est à cette femme-là qu'elle s'adresse. Cette femme sans âge, hors-âge, qui est aussi moi, qui est chacune de nous aussi. La lecture des textes qui composent ce livre m'aura permis de penser la ménopausée littéraire comme une figure ironique, sarcastique, un pied-de-nez collectif à la ménopausée fantasmée, qui n'a rien à voir, ou si peu, au fond, avec la réalité.

Je me souviens, alors que je venais de donner mon âge (mes 50 ans tout juste célébrés), avoir reçu au visage le vif étonnement de mon interlocutrice. Je ne les faisais pas, disait-elle, je ne faisais pas mon âge. Et moi, je lui ai répondu qu'au contraire, je les faisais, je *faisais* mon âge, non seulement je portais ces 50 années, mais je voulais les inventer, les fabriquer, les bricoler.

Il ne s'agissait ni de fierté ni de dépit, ni non plus d'une forme de défense, mais de ce besoin de coïncider. Ne pas être déchirée entre mon âge et moi. Habiter mon corps à cet âge-là. Peut-être enfin exister...



Les histoires de nos vies sont complexes, nos préoccupations diverses. La ménopausée, c'est vrai, ne peut pas juste être une gentille grand-mère ou une femme sévère, en colère, qui a chaud ou dont on se moque pour sa soi-disant beauté perdue. Pourrait-on la réduire à sa stricte définition, se contenter de voir en elle une femme qui n'a plus de règles ? Mais alors, on ne dit vraiment rien, et je ne pense pas qu'on puisse si facilement s'en débarrasser.

S'inventer comme on veut, exister librement : c'est dans ce chemin que je veux me voir, moi aussi, comme femme qui approche de ses 50 ans. Abandonner les figures imposées, et participer à faire de ce monde un endroit où chacune peut choisir d'être ce qu'elle souhaite. S'il y a des écrivaines, dans ce collectif, qui commencent leur texte en n'étant pas certaines de savoir quoi dire de la ménopause, c'est peut-être parce qu'on ne lui a pas encore donné assez d'histoires, que ses visages sont trop peu nombreux. Ça laisse tant à découvrir, à penser, à écrire, à vivre.

J'essaie de conclure cette introduction en cherchant la phrase à venir, la suite de l'histoire, quelque chose qui nous donnerait un air d'aller pour penser le-s futur-s des ménopausées et des femmes qui vieillissent. Mais je me butte, moi aussi, à un rien que je ne sais pas dire. Alors, j'ai juste envie d'écrire : voyez, lisez tout ce qu'il y a quand on pense qu'il n'y a rien.

Je n'ai rien à dire sur la ménopause

Pénélope McQuade

Ça ne semble pas être pour moi un sujet fertile.

Est-ce que je n'ai rien à dire parce que tout le monde a quelque chose à dire ?

Est-ce que je n'ai rien à dire parce que je suis une « impositrice » de la ménopause ? (Ben oui, une autre imposture.)

Est-ce que je n'ai rien à dire parce que je pense toujours que je n'ai rien à dire ?

J'y vais donc un rien à la fois.

Ma première pensée « ménopausitoire » est arrivée par une bouffée de colère, début quarantaine.

Une espèce de fureur montée en moi en un quart de fraction de seconde, qui m'a submergée des pieds aux oreilles, comme une chaleur sourde et brûlante me consumant des hallux aux lobes.

Devant mes yeux furieux, mon amoureux d'alors.

Une frustration en tout point commune avec d'autres, une déception d'une banalité banale, une tristesse lardée de colère refoulée.

Jusqu'ici tout va bien.

Jusqu'à ce que j'explose, comme une piñata fermentée qui détonne de l'intérieur.

Les répliques sismiques se sont succédées.

Parfois courtes, parfois longues, toujours inattendues, mystérieuses parce que inhabituelles dans leur intensité.

Début quarantaine, ça doit être les hormones.

Ça ne peut pas être « juste » de la colère.

Dans le bureau du gynéco, on regarde mon profil.

Je prends la pilule depuis l'âge de 14 ans. Ma mère et son endométriose ajoutent une couche à l'utilité du contraceptif. J'ai mal au ventre, le sang coule à flots en caillots, je sors dans les bars, mon chum a 23 ans, toutes les raisons sont bonnes.

Dans la trentaine, on m'offre la possibilité de prendre la pilule en continu, *out* les menstruations.

Je ne vis plus au rythme de mon corps, je vis au rythme de ma société qui aime tant qu'on aplanisse les émotions et les douleurs un comprimé à la fois.

Ça fait mon affaire. Et je m'affaire.

À d'autres douleurs, à d'autres émotions, mais pas à mes ovaires.

Donc, revenons au premier rien, quand la colère assaille mes amours une dizaine d'années plus tard, j'ébullitionne et me questionne.

Sur mes hormones.

Sans équivoque, le gynéco chasse la périménopause de la périphérie de sa main.

« Vous n'êtes pas en ménopause, vous êtes en crise. »

La pilule en continu me va comme un gant, on suit le plan de match, on fera un *spot check* dans quelques années, voir si je suis ménopausée.

Fin de ce rien.

Fin de ma relation.

Avançons, d'un rien à un autre, quelques années plus tard.

La ménopause est sur toutes les lèvres. Les petites comme les grandes.

Mais qu'est-ce que les miennes expriment ? Pas grand-chose, crois-je.

Ayant la cinquantaine curieuse, je veux avoir le cœur net sur l'état de mes lèvres et tout ce qui les entoure.

Suis-je dans la gang ?

Y a-t-il une carte de membre à obtenir ?

Quelles conditions sont à remplir ?

Je ne « sue » pas du « pinch », mon brouillard de cerveau n'est pas ferreux, zéro poil au menton.

Je prends encore la pilule en continu.

Et j'ai des migraines terribles.

À ce stade-ci, je perds le fil de ma chronologie hormonale.

Je n'ai pas tenu de journal « ménopausitaire », je n'ai pas plongé dans le trou de lapin « ménopausitant », je ne me suis pas monté une bibliothèque « ménopausitale ».

Je suis allée voir mon gynéco pour ma curiosité.

On a arrêté la pilule ; deux semaines plus tard, on a fait des prises de sang, puis j'ai repris le chemin du pilulier, erreur quelque part dans le processus. J'ai arrêté la pilule une seconde fois, rempli à nouveau des tubes d'hémoglobine, rebelote la pilule.

Les migraines cessent.

Je réalise plus tard que les migraines étaient dues aux fortes doses hormonales de la pilule en continu, moi, qui ai une peur bleue des AVC, à quoi ai-je échappé ? je me le demande encore.

Le verdict tombe, je suis ménopausée.

J'ai évité le calvaire comme on tire le gros lot.

! GAGNANTE ! flashe de toutes ses lumières.

Je ne peux pas être dans la gang, j'ai poché mon examen d'admissibilité, je ne peux cocher aucune case des symptômes débilissants.

Ma sororité a le moral dans les talons et un peu dans les hallux.

Mais y a un comprimé et un gel pour ça.

On essaie ce dosage, on se repara dans trois mois.

Pendant tout ce temps, je saigne, je ne saigne plus, je saigne, je ne saigne plus, je suis fine et un monstre et j'ai mal partout.

PARTOUT.

Ça y est, je suis ma mère, je souffre de fibromyalgie ou peut-être comme elle, de polyarthrite rhumatoïde, ça doit être un cancer des os.

Je ne suis pas hypocondriaque.

Mais j'ai crissement mal partout.

Tests, tests et re-tests, je n'ai rien de tout ça. On ne sait pas.

Finalement, faudra vivre au rythme de ce corps et de ses douleurs.

On ignore quel comprimé y a pour ça. Spécifiquement.

Mais ce que je sais, c'est que pendant un an, mon abonnement aux montagnes russes médicales m'a fait revoir mon bilan hormonal.

Tout le monde le fait, fais-le donc.

Fin de ce deuxième rien.

Fin de ma relation avec ce gynéco.

(Probablement pas) le dernier rien.

Deux ans plus tard, voici où j'en suis avec ma nouvelle gynéco, grande manitou des hormones devant l'Éternel.

Je suis délestée de quelques milliers de dollars, j'ai rempli des fioles et des fioles de sérum, de plasma et de cruor, je sais où je loge aux échelles de taux d'oestrogène, de progestérone et autre testostérone.

Ma libido est moite, maintenant je sais pourquoi je suis un monstre, je ne peux plus blâmer quoi/qui que ce soit d'autre que moi quand je le suis et je n'ai plus mal partout. Sauf les lendemains de brosse.

Et ça, c'est quand même pas rien.

Kit de survie

Le parti pris ménopausé

anne peyrouse

En 2026, j'aurai 60 ans. Certaines personnes m'ont déjà balancé à la cinquantaine : « Tu ne les fais pas ! », elles réitéreront et d'autres s'abstiendront. N'oseront pas, parce que les remarques sur le physique s'engrangent dans notre esprit et se nomment censures et tabous.

Écharpe

Les photos angoissent. Nous ne les souhaitons plus. Nous les prévoyons. Nous ne nous prenons pas pour Bernard-Henri Lévy avec son écharpe de poète maudit ou pour cet autre qui refoule sa rayonne d'intello d'une épaule à l'autre. Notre réalité est tout autre. Nous emmaillottons notre goître de glouglou.

Notre collagène fout le camp. Des bajoues au cou. Nos peaux deviennent flagada flagadou. Elles changent de texture, perdent leur tenue. Elles deviennent l'ennemi à cacher. Il faut être fortes pour passer à travers.

Ça pendouille.

Nous appuyons notre menton sur le revers de la main avant le déclic. Nous collons la langue au palais pour muscler la houppe du menton, avant d'envisager l'infiltration.

Pince à épiler

Si les compagnies aériennes les refusaient dans les bagages en cabine, il faudrait monter aux barricades. La féminitude s'emballe lorsqu'il s'agit de gérer la sauvegarde humaine.

La femme donne vie. Les hommes récupèrent les couteaux trop longs, les excès de millilitres, les briquets, les médicaments sans emballage, les armes d'assaut. Ils passent leurs mains et leurs détecteurs sur nous, en oubliant le nombre de viols ou de féminicides à la minute, à la seconde. La sécurité aéroportuaire figée dans le patriarcat. Pourquoi il me repère chaque fois ? Pourquoi c'est chaque fois un bonhomme qui me tâte ? Il a pris mon couteau à beurre dans mon étui à crayons... Le p'tit couteau d'argent à maman. Il a laissé ma pince à épiler... Il devrait s'en méfier, je pourrais avoir une saute d'humeur...

Moi, j'ai des sorties inopinées de poils. « Inopinément » : j'assume la laideur du mot et de l'impression qu'il donne – ce champ de vocabulaire – cette mentonnière qui pique en deux ou trois visites inopinées. Que faire ? L'esthéticienne me dit : « Viens

une fois par mois pour l'électrolyse, mais il ne faut pas les arracher. Tu dois attendre qu'ils soient suffisamment longs. » Ça ne va pas, ça ne va pas du tout ! Attendre que se profile une forêt laurentienne me semble impossible, car la honte s'appelle pilosité. Elle est raide, noire ou blanche, drue ou dure, créant des pics sur une peau vallonneuse.

Je passe les doigts sur mon menton. Ça picote. Ça s'herborise. Je sortirai la pince à épiler. Pourquoi réserve-t-on cet instrument aux sourcils ? À la limite aux poils de nez ?

Personne n'a pensé aux ménopausées ?

Lunettes fumées

Tu les portes, parce que tu prends du poids juste en regardant le plateau de fromages et de crudités. Pas besoin de s'étaler, tu es foutue – avec n'importe quoi sur ta tartine.

Chocolat

Je m'ouvre la tête pour retirer ma calotte crânienne, alors je perçois les multiples trous où je verse du chocolat fondu. J'inonde une après l'autre les perforations qui me font oublier tant de trucs inutiles et importants. J'appuie sur le chocolat qui se durcit, j'en rajoute une couche, j'appuie, je remplis à ras bord, je vérifie, car il faut qu'il y en ait pour tout submerger, pour créer un cerveau plaqué chocolat. Pour que ma mémoire se souvienne de mon code postal, du visage de la personne qui a été assise pendant trois heures à côté de moi, du nom de l'artiste qui a peint cette toile ou joué dans ce film, ce village visité *jadis* au fin fond de *jadis*, la Yougoslavie.

Je prélève des tranches de cerveau. Celles-ci me semblent correctes, uniformes, comblées, jusqu'à la bouffée de chaleur qui ramollit tout mon intellect.

Je pleure des larmes brunes. Merdiques. Boueuses. J'en perds mes œstrogènes.

Protège-culotte

Je ris je glousse je tousse j'atchoume je saute je fais des *squats* des *jumping jacks* je mouche j'ai le hoquet et un fou rire je porte du poids Moka tire soudainement sur sa laisse on joue chacune de notre bord à *donne la corde* et on se bardasse toutoune et moi je me retiens je serre la vessie il me chatouille il me glisse un deux trois doigts j'ai envie de jouir ou d'uriner je sursaute je dérape sur la glace et m'étale je mouille ma culotte.

Après les menstruations, y'a encore autre chose ! J'avais pas lu la notice en bas de page, en caractères minuscules... Belle grosse et longue arnaque !

(Je milite pour la gratuité des protections hygiéniques.)

Bretelles spaghettis et éventail

Je ne me prends pas pour la Castafiore ou pour la reine d'Angleterre ou pour Marie-Antoinette. Ce n'est pas du bon chic bon genre. Du snobisme. Je suis totalement dans le kit de survie.

La soirée s'annonce chaude. La pièce surchauffée. Il me dit : « On a l'air

climatisé. » Mange de la marde, p'tit jeune ! J'ai beau remonter mes cheveux tel un nid de cigogne, faut que je m'évente. Faut que je me déshabille. Me dévêtisse. Me dénude. Me dévoile du cou aux épaules. Faut que j'évite la buée dans mes lunettes, la transpiration sur le rebord de ma bouche, les cernes d'humidité, mon cul collé à la chaise. Il est question d'inconfort et non de honte.

Ainsi donc, inévitablement, je retire mes épaisseurs de vêtements et je joue du poignet. Et là, il n'y a rien d'érotique !

De janvier à décembre, je passe mon temps en vêtements bretelles spaghettis. De mai à novembre, l'éventail est comme le deuxième crayon dont je ne me sépare jamais.

Mon air climatisé interne a foutu, lui aussi, le camp.

Mange de la marde, p'tite jeune !

Thermomètre de changements d'humeur

« Mange de la marde, p'tit jeune. Mange de la marde, p'tite jeune. » Ouais... Pas super correcte cette réaction... Mais vous m'excuserez, j'ai les hauts et les bas d'un manège lâché lousse. J'perds mes boulons, puis les récupère aussitôt, pour les ressemer tellement vite. Ça dérape. Ça se calme. Ça repart. Le « sois zen » m'horripile. « Et toi déguerpis avec ton yoga ! Avec ta tisane, et ton susucre gentil — tu vois pas que j'prends du poids, que j'pisse déjà trop à la minute, que j'sue comme une cochonnette, fais pas chier avec tes solutions de marde ! Supporte-moi ! »

Je suis une éponge et ma peau, un sanatorium.

Je me lève de bonne heure dans ma sueur de « vieille » qui chauffe et qui gèle, qui perd ses eaux ménopausées. Même en plein hiver, je grille et rôtis. « Faudrait que tu m'branches un air conditionné interne et que tu fasses ressortir le tuyau par le trou que tu veux ; fais pas chier ! »

Ça durera entre cinq et dix ans.

Je me sacrifie me sacralise m'engueule et me couronne ; je découpe en deux les feuilles de mélatonine ; « faut que je dorme, tabarnak ! »

Kamasutra

Je force la lubrification pour retrouver les plaisirs sans douleur. Je glisse des fluides, des liquides, sa bave. Je regarde du porno, mais il y a trop de positions inatteignables et trop de révolte en moi. J'abandonne, alors que son désir irrite mes souffrances, mes angoisses d'âge. Mon sexe a des latitudes et des longitudes où périssent mes manques. Dans le lit ou ailleurs, mon corps bloque, alors que j'aimais tant abattre les cadres et les règles du cul, baiser là ici maintenant encore et encore...

Je me rends chez ma tatoueuse pour qu'elle inscrive sur mon bras le **Donnez-moi de l'oxygène** de Diane Dufresne. Ces mots thérapeutisent tous mes firmaments coincés. Je craque, m'adoucis, me lubrifie. M'irradie. J'ai la vieillesse sexy qui s'éclate dans l'infertilité. C'est le pied !

Je prends sa langue et devient impatiente. Je redécouvre les journées heureuses de mes bras remplies ; se libèrent mes désirs sauvages.

Épilogue

Y'a des mots que l'écrivaine cherche. Qu'elle a envie de tapisser sur les murs. Elle écrit et ça prend le wifi parce que... comment dire ? parce que... elle cherche le mot le plus ordinaire qui soit d'une fleur encore plus ordinaire que le bleu du ciel... Les vieilles amies d'adolescence ont un trou de mémoire en même temps pour le même mot... Je n'ose pas demander ; elle demande. « Géranium ». Pas d'Alzheimer, mais une panique hyper angoissante, qui abat.

En résidence d'écriture, il y aura le wifi et l'*Encyclopædia Universalis*.

L'« effacement »

Anita Anand

Traduction de Martine Delvaux

Je réfléchis au mot « effacement », et je me rends compte (ce n'est pas la première fois) que j'ai toujours fait partie de la minorité, non seulement à cause de mon apparence, mais à cause de la manière dont je me sens.

J'ai 61 ans. Avoir mes règles ne me manque pas, ni l'obligation de me démenier avec la contraception. La ménopause a fait de mon corps une pomme au lieu d'une poire, mais mon poids n'a pas changé ; je suis forte et je suis en forme.

Mais ce qui importe le plus : au lieu d'avoir l'impression d'être effacée, je me sens entendue.

Jusqu'à il y a une dizaine d'années, quand j'essayais de prendre part à une discussion, quelqu'un m'interrompait. Pour la première fois de ma vie, on me demande mon opinion.

Comme c'est le cas en ce moment.

J'ai l'impression d'être vue et respectée.

Est-ce que ça a à voir avec le fait que je perds tranquillement ma beauté ?

En fait, je ne sais pas. C'est plus compliqué que ça. Quand j'étais adolescente, je vivais dans des endroits blancs et donc, on ne me voyait pas. J'ai mis un point à cet endroit-là de la phrase, après « on ne me voyait pas », parce que je ne sais pas quoi dire. On ne me voyait pas en tant que jeune et jolie ? Non, c'était plus que ça. Je dirais qu'on ne me voyait pas comme femme, comme humaine.

Des garçons de mon école invitaient mes amies à sortir ; s'ils me parlaient, c'était pour avoir accès à elles. Je n'étais jamais invitée à leurs fêtes, ces fêtes où tout le monde s'embrassait. Je savais que je ne serais pas accompagnée au bal de graduation. Mais un jour, deux garçons m'ont invitée, moi et deux autres filles, à jouer aux cartes. Au bout du compte, c'était une partie de *strip poker*. À chaque fois que j'étais sur le point de perdre, les garçons trichaient pour que je n'aie pas à me déshabiller : ils attendaient que les autres filles perdent plutôt que moi. Je ne sais plus comment ils procédaient, je sais seulement qu'ils avaient une entente tacite : personne n'avait envie de regarder la fille brune. Je n'ai jamais été capable d'apprendre à jouer au poker parce que ma mémoire me ramène toujours à ce moment douloureux : la fois où je n'arrêtais pas de gagner.

Et pourtant, quand je regarde des photos de moi, adolescente, il me semble que j'étais belle. Ce qui posait problème, c'était la couleur de ma peau.

Je sais que c'est difficile à imaginer. Vous vous dites : ces pauvres filles, prises au piège, amenées à se déshabiller par de vilains garçons. Pourquoi voudrais-tu être exploitée sexuellement par eux ? Ou encore, vous vous dites : une école blanche, dans

un quartier blanc ? Où est-ce que c'était ? Sur la lune ? Une jeune critique de mon premier livre a pensé que ces quartiers, je les avais inventés. Voilà ce qui peut se produire quand on vieillit : les autres doutent de l'histoire que vous racontez, votre histoire n'a plus de sens.

J'ai étudié l'anthropologie à l'université et j'ai été bénévole sur un kibboutz, en Israël, à cause de mon intérêt pour les fermes collectives. Je travaillais dans les champs et dans les vignobles, et ma peau brune devenait foncée. Les autres femmes donnaient l'impression de me détester. Je me demandais si c'était parce que je n'étais pas juive ou si c'était ma peau qui les dérangeait. (Ça n'avait rien à voir avec ce que nous pensions, les unes et les autres, du sionisme ; nous nous disions toutes marxistes, à cette époque-là, dans ce contexte-là, avec ce que ça comprenait de naïveté et d'offense ; les Palestinien-ne-s étaient le summum de l'effacement.) Un jour, une femme est venue à ma porte me dire que j'étais très belle. J'avais rêvé que quelqu'un me dirait quelque chose comme ça, et maintenant que ça s'était produit, j'étais sous le choc. Quand j'en ai parlé à un collègue, il a dit : « Oui, mais elle est lesbienne. Ta seule amie. » Je lui ai demandé pourquoi les autres femmes ne m'aimaient pas. Il a dit : « Parce que tous les hommes t'aiment. »

À partir de ce moment-là, j'ai eu l'impression d'être vue, du moins, de cette façon-là. C'était déconcertant. Parce que je savais que ma nouvelle beauté ne durerait pas, j'ai demandé à un autre voyageur de revenir à Montréal avec moi et de m'épouser et même d'avoir des enfants ensemble. J'étais pressée de fonder une famille avant que le charme ne soit rompu.

À la suite de notre (inévitabile) divorce, mon père est décédé. Aux funérailles, j'ai appris que mon père avait dit à tout le monde et n'importe qui que j'avais épousé le premier homme qui m'avait trouvée attirante, que les choses étaient difficiles pour moi, dans les espaces blancs où nous avons habité. J'ai alors compris que mon père me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même.

Mais je me sentais, aussi, nue et vulnérable. C'était désagréable, et ce n'était pas plus agréable que de me sentir invisible ou effacée. Je préférais partir vivre loin, là où personne ne saurait ça de moi.

À Vancouver, un homme blanc m'a suivie quand je traversais Marine Drive. J'ai senti son souffle derrière ma nuque. J'avais entendu parler d'incidents racistes en Colombie-Britannique : une fille de Victoria entourée d'enfants qui avaient fait semblant d'être ses ami-e-s, pour ensuite la battre et la noyer. Avant de la noyer, ils avaient brûlé un bindhi sur son front avec le tison d'une cigarette. Dans le journal, on a écrit un « point rouge ». On n'a pas dit qu'elle était indienne, mais elle avait un nom indien. C'était une menace que seuls nous, on était censés comprendre.

Mon *stalker* s'est révélé être un adolescent blanc avec une pomme d'Adam géante et une voix aiguë. Quand il s'est trouvé à ma hauteur, il a dit : « Je veux seulement te dire que tu es la plus belle femme que j'ai jamais vue. »

J'étais soulagée qu'il ne soit pas un skinhead nazi sur le point de me balancer dans la rue. Mais j'ai aussi compris que je n'avais plus besoin d'être complimentée par un adolescent blanc. J'étais en train de changer.

J'espérais plutôt me retrouver avec un homme d'origine indienne. Il y en avait

beaucoup, à Vancouver. Je les trouvais beaux, et je me disais que je serais en sécurité avec eux. Mais ils ne me voyaient pas. Ils me rejetaient parce que j'étais trop étrangère. Je suis certaine qu'ils se disaient que j'étais blanche à l'intérieur. Ou peut-être que c'était à cause de mon nom hindou. Ils étaient sikhs, et en Inde, les hindous sont leurs oppresseurs. Ou peut-être que c'était parce que ça allait être compliqué, avec ces enfants que j'avais. J'ai abandonné, j'ai senti la femme sexuelle que j'étais disparaître, pendant un moment. Je me suis concentrée sur mon travail et sur l'éducation de mes enfants.

Il faut dire que ce genre de compliment que m'avait fait l'adolescent blanc ne me réjouissait plus pour une autre raison : j'étais très occupée, mais j'avais une brûlante envie d'écrire. Je voulais raconter cette vie étrange, tous les malentendus, les effacements, la solitude. Je commençais à rêver qu'une personne pourrait venir vers moi et me dire que ce que j'écrivais faisait écho en elle.

Voici une autre anecdote qui mérite d'être racontée. Il y a 20 ans, je donnais un cours d'anglais des affaires à un groupe de cégépiens. Je n'y connaissais rien, mais on m'avait dit que les étudiants seraient autodidactes, que c'était la crème de la crème : ils devaient avoir d'excellentes notes par ailleurs pour être admis dans ce cours. Ce qui m'a frappée, c'est la singularité de ce groupe par opposition à mes autres groupes : la plupart étaient des étudiantes musulmanes portant un hijab ; il y avait une fille « pure laine », et quelques garçons. Les filles au hijab étaient vives, pleines de confiance, rieuses ; leurs plans d'affaires étaient brillants, innovateurs et bien élaborés. Mais, attendez une seconde : est-ce qu'elles n'étaient pas censées être opprimées ? Est-ce que la manière dont elles cachaient leur beauté sous des foulards et des vêtements amples n'était pas le signe de leur oppression ?

La fille « pure laine » travaillait fort, elle aussi. Si je me souviens bien, son plan d'affaires avait à voir avec le maquillage. Je me souviens de ses cheveux magnifiquement méchés et mis en plis, de ses faux cils, de son visage fardé, de son soutien-gorge pigeonnant, de ses talons hauts. Et du fait qu'elle s'asseyait seule et qu'elle semblait angoissée. Combien elle semblait mal à l'aise quand elle se dirigeait vers son siège dans ses talons hauts. Je me souviens m'être demandé combien de temps ça lui prenait pour se préparer, le matin, contrairement aux filles en hijabs. À quelle heure est-ce qu'il fallait qu'elle se lève, le matin, pour se préparer et se présenter devant les juges de son imaginaire concours de beauté ?

Quelques années plus tard, j'avais 43 ans et un homme de 30 ans s'est mis à me draguer. Je n'arrivais pas à le prendre au sérieux. J'avais intégré le discours voulant que les femmes plus vieilles n'étaient pas considérées attirantes par les hommes plus jeunes qu'elles, et peut-être même par aucun homme. Une collègue, avec qui je dînais régulièrement, disait du mal des femmes plus âgées qui portaient des vêtements à la mode ou des décolletés, elle les décrivait comme des moutons habillés en agneaux. L'image m'a dégoutée de moi-même ; est-ce que c'est parce que j'avais récemment commencé à teindre mes cheveux gris que ce qui se passait avec ce jeune homme, peu importe ce que c'était, était en train de se passer ? Mais mon prétendant était obstiné, et il a fini par y arriver. Ça fait 18 ans que nous sommes ensemble, et je suis certaine qu'aux yeux des autres, nous avons l'air incroyablement heureux.

Mais il y a eu des embûches.

Je commençais tout juste à savoir comment contrôler mes bouffées de chaleur quand la mère et la grand-mère de mon jeune deuxième mari sont décédées, provoquant chez lui une crise de la quarantaine. Il ne s'est pas mis à poursuivre des femmes plus jeunes que moi, mais il a pleuré le fait qu'il n'avait pas d'enfants, se demandant tout haut ce qu'il avait raté. Ce n'était pas le cadeau parfait pour une épouse ménopausée.

Mais ça a fini par passer.

Il y a quelques années, on traversait le parc La Fontaine pour se rendre à un pique-nique avec ses amis de l'école secondaire. Je ne me sens jamais à ma place en leur compagnie parce que je n'ai pas leur âge – ni rien d'autre comme eux, d'ailleurs. Je portais un chapeau et des verres fumés, ce que mon mari appelait mon look « Anita Incognita ».

Ça n'a pas marché. Un homme maigre et agité est apparu, sorti de nulle part, en travers de notre chemin.

Il m'a dit : « Wow, t'as quel âge ? »

J'ai figé.

« T'es vieille ! »

Et à mon mari : « Toé, t'es tellement plus jeune ! »

Et à moi : « T'es tellement vieille ! Pour vrai, t'as quel âge ? »

Je portais ce grand chapeau de soleil. Les racines blanches de mes cheveux ne se voyaient même pas. Mais après ça, j'ai eu trop peur de ne plus les teindre.

On aurait dit que l'inconscient social avait parlé à travers lui.

Plus récemment, toutefois, est apparue la mode de ne plus teindre nos cheveux, et je vais bientôt me mettre à la suivre. Il me semble que par rapport à cette question-là, on vit à une époque progressiste, sans doute du fait de la démographie, ou d'une combinaison entre le féminisme et la démographie.

Je n'ai été témoin que d'un épisode d'âgisme décomplexé, exprimé par une personne en bonne santé mentale et sous l'influence d'aucune drogue. Ça a eu lieu il y a huit ans, et la victime de cet épisode était un homme. Après qu'un éditeur m'a demandé de lui proposer des romans à publier en traduction, il a rejeté ma première suggestion sous prétexte que l'auteur avait « plus de 50 ans ». Je n'ai pas su quoi répondre.

Ce que j'ai choisi de *ne pas* dire, par prudence, c'est ceci : « En fait, il n'a *que* 50 ans. Moi, j'en ai 53. »

Mais pour en revenir au sujet de ce texte : les femmes plus âgées. Sommes-nous vraiment les effacées ? Si on est jeune et désirable suivant les conventions, est-ce qu'on est vraiment vue ? Est-ce qu'on est entendue ? Qui nous prend au sérieux ? Si on est jeune et qu'on nous dit qu'on est belle, est-ce que c'est une sorte d'aveu : « Je te regarde, en ce moment, mais je ne te regarderai plus quand ta peau sera couverte de lignes et de plis. Et je n'ai jamais laissé entendre que je t'écoutais. »

Je crois que c'est ce que je commençais à comprendre, il y a 31 ans, quand ce garçon s'est précipité vers moi au passage piéton de Marine Drive, à Vancouver. C'est ce qui m'a amenée à me faire la promesse suivante : quand mes enfants seront grands, je trouverai le temps d'écrire.

Alors que je tapais ce texte, je me suis rendu compte que, comme la fille pure laine

dans mon cours, je gaspillais de précieuses heures à me teindre les cheveux. Alors – vous l’aurez entendu en premier – je revendique le droit de vieillir. Je vais laisser mes cheveux blanchir.

L'inachevée

Pascale Cormier

Depuis quelques jours, j'ai des vertiges, des étourdissements. Je sens que la fin est proche.

N'aurai-je rien fait d'autre que disparaître ?

Il y aura eu cette brève conclusion, ce *finale* en apothéose, comme une ode à la joie.

Trop peu trop tard. J'ai mis si longtemps à écrire les premiers mouvements de ma vie qu'il m'a fallu bâcler le dernier, après avoir tout brûlé. Ce n'était pas la bonne tonalité et le rythme était incohérent, le tempo précipité, forcément.

Une vie de femme, c'est toujours trop court.

Mais ça peut s'effacer longtemps.

Je n'ai pas connu la ménopause. Je n'ai pas vécu de grossesse, qu'elle soit ardemment désirée ou non voulue. Je n'ai même pas eu de règles.

À la place, j'ai vécu une deuxième adolescence, une deuxième puberté. À 58 ans. À l'âge où la plupart des femmes cis entrevoient le bout du tunnel et commencent à se résigner à vieillir, j'ai subi les hauts et les bas émotionnels des brusques afflux d'hormones, les douleurs aux seins quand ils poussent, les migraines ophtalmiques pareilles à des *come-backs* d'acide. Ça a duré environ six mois, le temps que mon corps s'adapte et que mon équilibre hormonal se stabilise.

Alors que j'amorçais la dernière portion de mon existence, je me mettais au monde, je m'extirpais du vide qui m'avait toujours habitée. Je commençais ma vie de femme.

Ce n'est pas impunément qu'on attend si longtemps de naître.

Je n'ai conquis qu'une réalité transitoire, entre un demi-siècle de silence et le naufrage inéluctable du grand âge. L'espace entre les deux n'est pas large et se rétrécit de jour en jour.

C'est là, et seulement là, que je peux respirer.

Que signifie être une femme ?

Qu'est-ce qui fait qu'une femme est une femme ?

On me l'a bien assez répété : ça ne se limite pas à des vêtements, des bijoux et du maquillage. Ça ne suffit pas pour dire qu'on est femme.

Je le savais, je l'avais toujours su, mais il y a des gens qui ne peuvent s'empêcher d'enfoncer des portes ouvertes en croyant vous apprendre quelque chose. Pour dissiper leur propre malaise, sans doute. Pour éviter d'admettre leur erreur.

Alors, quand ai-je su que j'étais une femme ?

Un jour, il y a très longtemps, on m'a fait comprendre que je n'avais pas le droit d'être une femme. Que celle qui vivait en moi ne devait jamais sortir de sa cage. Que

c'était dangereux, inconvenant. Que je risquais pire que la mort.

C'est ce jour-là, je crois bien, que j'ai su que j'étais une femme.

Quand j'ai compris que j'allais devoir me taire.

Ce qui part avec la ménopause, c'est la fertilité. On a tant et tant répété aux femmes qu'elles ne peuvent s'épanouir que dans la maternité, que c'est ce qui les définit, que c'est à la fois leur acmé et leur rédemption, je ne peux qu'imaginer le désarroi qui saisit une femme cisgenre qui s'aperçoit qu'elle ne peut plus enfanter. Vertige entre deux bouffées de chaleur.

Je ne chercherai pas à faire comprendre à une femme cis ce qu'on peut ressentir quand on a un utérus dans la tête mais qu'on n'en a pas, qu'on n'en a jamais eu dans son ventre. C'est un vide impossible à combler.

Comme pour la ménopause, c'est le caractère irrévocable de cette révélation qui la rend insoutenable, sauf que dans mon cas, ça n'a pas été une fin mais un début. J'ai commencé par être indésirable, y compris à mes propres yeux.

Je suis née sans âge dans un corps mutilé.

L'hormonothérapie ne m'a pas valu que des hallucinations et des petits seins d'adolescente qui pointent effrontément sous mes tee-shirts et mes robes. Elle m'a aussi débarrassée de ma libido. Sur moi, l'effet des bloqueurs de testostérone a été radical.

Je n'en suis pas malheureuse, au contraire. Je n'ai jamais su que faire de ces désirs qui m'encombraient, parce qu'ils ne coïncidaient jamais avec mon corps. Mes propres caresses intimes me dégoûtaient au moins autant qu'elles me soulageaient. Difficile d'avoir une vie sexuelle épanouie dans ces conditions.

Je me sentais pareille à un fantôme, un être privé de sang dans ses veines et de chaleur dans son ventre. J'ai aimé plusieurs femmes et les ai désirées, mais je désirais plus encore être semblable à elles et, nue en leur présence, j'étais horriblement gênée. J'avais l'impression de mentir, sans bien comprendre la nature de ce mensonge. Je percevais quelque chose d'équivoque, mais je ne me sentais pas encore prête à dénouer l'intrigue. Je me taisais toujours.

Avec des hommes, ce fut encore pire. Je rêvais de connaître ce qu'éprouve une femme quand elle s'abandonne dans les bras d'un homme, mais ils ne désiraient de moi que ce que j'exécrais, qui m'embarrassait et me rendait la vie misérable. J'étais leur miroir.

Je me demande combien de femmes cis ont eu l'impression que leur amant se mirait en elles quand il les baisait. Combien ont ressenti une perte de libido, pendant ou après la ménopause. Combien en ont été soulagées.

Au fond, c'est plus facile de m'identifier comme femme à part entière maintenant que je partage avec les femmes cis de mon âge une infertilité définitive. Ça nous fait au moins un point en commun. En plus de nos enfants, pour celles qui en ont.

J'aime ma fille comme si je l'avais portée moi-même. C'est elle qui m'a fait comprendre ce qu'est une femme. Au fil des ans, elle est devenue l'amie, la confidente, la conseillère que j'aurais tant voulu être pour elle. Elle est mon acmé... et ma rédemption.

Pourquoi donc ce besoin de rédemption ?

Parce qu'au-delà du syndrome de l'imposteur, j'avais autre chose en commun avec

la plupart des femmes cisgenres : la culpabilité. Celle qu'on nous inculque dès notre plus jeune âge pour bien nous faire comprendre où est notre place.

Cette culpabilité morbide, paralysante, qui condamnait par avance mes rêves et mes désirs. Coupable de sentir qu'on m'avait assigné un rôle qui ne me correspondait pas, de ne pouvoir me plier à ce qu'on attendait de moi.

J'étais deux fois coupable, en tant que femme et d'être femme.

Un jour, la marmite a sauté.

Un jour, j'en ai eu assez d'étouffer sous un masque. J'ai eu besoin de prendre l'air, de voir la lumière du jour, de briser le silence.

Mais ce n'était pas pour me plaindre. Je suis sortie pour mettre le feu.

Je me suis faite jeteuse de sorts.

Je me suis faite chasseuse pour éventrer le patriarcat, comme le chasseur du conte éventre le loup et en fait sortir toutes vives le Petit Chaperon rouge et sa grand-mère dans la version des frères Grimm.

Je veux des sœurs vivantes. Je veux que toutes les femmes, cis ou trans, puissent exister pleinement, par et pour elles-mêmes, en-dehors des carcans qu'on nous impose. Il existe autant de modèles de femme qu'il y a de femmes sur la terre. Je veux tordre le cou au mythe de l'innocence, à ce « péché » originel, qui n'est rien d'autre qu'une prison créée par un démiurge arbitraire et cruel, à l'issue d'un procès truqué qui accable toutes les femmes à travers la première. Celle qui ne doit pas savoir. Celle qui n'a d'autre choix que d'enfanter dans la douleur et se taire.

Je veux abattre l'arbre de la connaissance pour que ses fruits se répandent sur toute la terre.

La plus belle symphonie de Schubert, sa plus célèbre en tout cas, est sans doute la Huitième (ou Septième, la numérotation varie), dite « inachevée », parce qu'elle ne comporte que deux mouvements. Depuis près de deux siècles, les commentateurs se perdent en conjectures pour déterminer la raison pour laquelle il ne l'a pas terminée. Pourtant, quand on l'écoute, on n'a pas l'impression qu'il y manque quoi que ce soit. L'œuvre se suffit à elle-même.

Et si cette symphonie était parfaite dans son incomplétude même ? Si elle n'avait besoin de rien d'autre pour exister ? Si Schubert avait compris qu'un troisième mouvement serait superflu ?

Je veux être comme cette symphonie, parfaitement inachevée, dans une finitude infinie.

Soudain, j'ai la vision d'un homme, un compositeur célèbre, qui tend des feuilles de papier aux flammes d'un foyer. Ce sont les partitions de sa compagne, de sa sœur, de sa fille. Il en a besoin, dit-il, pour faire du feu. Mais la vraie raison, c'est qu'elles ne devaient pas exister.

Je veux qu'il y ait d'autres naissances. Que d'autres que moi se libèrent. Je veux que demain la honte soit dans le camp du mépris, de l'exclusion et du rejet. Qu'aucune Alma Mahler, Fanny Mendelssohn, Clara Schumann, Maria Anna Mozart ne soit plus sacrifiée sur l'autel de la gloire d'un Grand Homme.

Que plus aucun-e enfant ne songe à s'ôter la vie parce qu'on lui interdit son identité.

Quelle raison aurais-je de vieillir triste ?

La dépression qu'on associe à la vieillesse, tout comme la dysphorie de genre, n'a rien d'une fatalité. C'est un mal social bien plus qu'une maladie mentale. C'est le résultat de la violence du discours utilitariste, qui attribue aux femmes quelques fonctions déterminées – séduire, servir, se reproduire – et qui exclut d'emblée celles qui, pour diverses raisons, ne peuvent ou ne veulent s'y prêter.

Maintenant que j'ai brisé les barreaux de ma cage, on ne me fera plus taire. J'en suis peut-être à écrire les dernières mesures de ma vie, mais je les ferai lumineuses, triomphales, émancipatrices. Elles ouvriront des brèches dans le mur du silence pour toutes celles qui voudront s'y engouffrer à leur tour.

Après tout, il ne peut pas être trop tard puisque je suis vivante. J'emploierai tout le temps qu'il me reste à tracer un chemin sororal vers mon humanité.

La colère jaune

Ching Selao

Je ne le cacherai pas, je n'avais pas très envie de participer à ce collectif. Je le fais parce que c'est Martine Delvaux qui me l'a demandé. Je connais Martine depuis longtemps et je peux à peu près tout lui dire, mais je ne lui ai pas dit que ma première réaction, en lisant son courriel, a été : pourquoi tu m'envoies cela ? Qu'ai-je à dire là-dessus ? Écrire sur qui ? Sur moi ? Sur les femmes asiatiques ? C'est pourtant connu, les femmes asiatiques ne vieillissent pas, juvéniles qu'elles sont, avec leur corps menu, androgyne, qui éveille des fantasmes de domination. Elles ne connaissent pas la fleur de l'âge, elles passent de bourgeon à racine morte. Ensuite, j'ai pensé à *Pissed, pestes, puissantes*, dans lequel l'une des auteures souligne l'absence, dans ce collectif, de noms prestigieux tels que Martine Delvaux et Catherine Mavrikakis, qui ont toutes deux signé des textes pour *Folles, frues, fortes*, un recueil « tout blanc et décoré d'étoiles¹ », dont *Pissed, pestes, puissantes* est le versant *racisé* sans étoiles. L'auteure se présente comme « un token, c'est-à-dire un membre d'une minorité particulière, choisi pour faire bonne figure au sein d'une mer d'ouvrages produits par de bonnes Québécoises bien blanches² ». Elle-même n'est pas tout à fait une « bonne Québécoise bien jaune », puisque sa notice biographique indique qu'elle est née d'une mère dite de souche. Malgré cette identité, on comprend que c'est à celle de son père, d'origine coréenne, qu'on la renvoie constamment, dans une société qui prétend ne pas voir les couleurs, contrairement aux Américains, obsédés par les questions raciales et autres délires *woke*, mais qui remarque le moindre trait qui n'est pas caucasien.

Ce n'est pas grâce à (ou à cause de) ma jaunitude que je trouve ma place dans ce collectif, même si je peux me targuer d'être la seule Jaune, complètement jaune, mais le fait d'être au bord de la vieillesse, dans cet entre-deux où je ne suis plus une jeune femme et pas encore une femme ménopausée, dans ce tiers espace où j'anticipe les pertes : d'œstrogènes, de sommeil, de masse musculaire, d'endurance, de flexibilité, de patience, de désir, de lubrifiant naturel, d'élasticité de la peau, d'éclat du teint, de tee-shirts et de blouses propres propres propres, en tout temps, sans auréoles de transpiration. Pour compenser toutes ces pertes, j'y gagne le privilège de voir mon nom figurer aux côtés de ceux d'écrivaines connues, pas toutes blanches, puisqu'il y a aussi des auteures *racisées*. Un privilège ou un piège ? Car le privilège s'accompagne d'une responsabilité. J'entends Martine me dire : sors de ton invisibilité ! Il est vrai que je lui répète depuis de nombreuses années que les Asiatiques sont les minorités visibles invisibles, tout en me complaisant dans cette invisibilité. Pas besoin, Kim Thúy est partout !

Avant de parler de l'âge qui invisibilise les femmes asiatiques, il faudrait d'abord s'interroger sur leur invisibilisation tout court. Kim Thúy est l'arbre, un gros arbre, un bel arbre, qui cache la forêt. La forêt aux feuilles jaunes. Où sont les femmes asiatiques ? Ying Chen a déguerpi depuis belle lurette pour ne pas devenir, c'est mon hypothèse, rien de scientifique, l'Asiatique de service. Aki Shimazaki écrit et habite à Montréal, néanmoins, elle confirme mon propos plus qu'elle ne le contredit. Je réfléchis et ne vois que Kim Thúy, qui participe à un million d'activités, mais qui ne prend jamais position sur des enjeux clivants. C'est son droit et elle a sans doute raison : qui aime se faire lancer des tomates ? La première version de ce texte, vous l'aurez compris, a été écrite des mois avant le festival de tomates inauguré par quelques chroniqueurs, toujours les mêmes, pour punir Kim Thúy de s'être (enfin !) départie, quoiqu'à peine, du rôle de l'immigrante modèle. Elle a pour cela reçu beaucoup de tomates. Des tomates pourries. Et beaucoup d'amour. Je reviendrai à cette polémique, mais j'aimerais réitérer ma question du début : à part Kim Thúy, où sont les femmes asiatiques ? Il y a certes Joanne Liu ; or, il est évident qu'une médecin qui a travaillé dans des contextes de catastrophes humanitaires, dans des pays en guerre, en famine, en proie à des maladies qui n'entraînent pas de confinement, pas d'état d'urgence, pas de vaccins efficaces créés en un tour de main, ne craindra pas quelques chroniqueurs. J'entends parfois, il est vrai, Ryoa Chung. La première fois que je l'ai entendue, elle intervenait dans un segment avec Martine : « C'était sa première fois à la radio ! », m'avait dit Martine. La première fois et s'exprimer si bien, être si brillante, si calme. Depuis, elle a osé déclarer – et j'ai peur pour elle – que la loi sur la laïcité peut être une forme de discrimination au nom de la lutte contre l'oppression des femmes.

J'ai peur pour elle, car au moment d'écrire ces lignes, je pense à Cathy Wong, qui, avant Kim Thúy, avait été la vedette d'un autre festival de tomates, pour avoir soulevé le paradoxe des élus qui proclament haut et fort la nécessité d'avoir plus de diversité à l'Hôtel de ville, mais qui refusent, après des décennies de service, de céder leur place. *Tasse-toi mononcle ! De l'âgisme pur et dur ! Du racisme anti-blanc !* Je suppose que ce ne sont pas deux ou trois chroniques qui poussent quelqu'un à bout, mais l'accumulation, l'épuisement, l'écœurement de constater que dès qu'une personne d'origine étrangère, et qui plus est, une femme d'origine étrangère, parle un peu plus fort ou exprime son opinion avec conviction, elle sera clouée au pilori. Je suppose que ce ne sont pas deux ou trois chroniques, toujours du même journal, qui poussent à bout, mais la meute qu'elles soulèvent. La foule virtuelle en liesse. La joie d'insulter. Le plaisir de dénigrer. Sachant cela, qui a envie de prendre la parole, de faire des vagues, d'autant que les femmes asiatiques, on les aime souriantes et tranquilles ? Cathy Wong avait vite trouvé un meilleur emploi, qu'elle a récemment quitté pour briguer la mairie du Plateau-Mont-Royal (la courageuse), ce qui avait provoqué un autre déchaînement sur elle, parce qu'on sait bien que sa réussite ne tient qu'à des mesures discriminatoires contre les hommes blancs. Un homme jouit de son succès, une femme, et à plus forte raison une femme *racisée*, le subit. Elle paie pour son mérite.

Je pourrais, moi aussi, payer pour ce que je suis en train d'écrire, si quelqu'un ouvrait par hasard ce collectif et tombait par hasard sur mon texte sans conséquence. Il pourrait le signaler au plus célèbre des chroniqueurs du Québec, qui, ce n'est qu'un

scénario, rien de scientifique, écrirait une chronique en réplique à ce chapitre de rien du tout. Car en dépit de son horaire hyperchargé, le plus célèbre des chroniqueurs du Québec prend le temps et la peine d'écrire sur des *nobody* comme moi, surtout quand ces *nobody* ne sont pas blancs, surtout quand ces *nobody* sont des femmes *racisées*. En pleine propagation du *virus chinois*, quand le racisme anti-asiatique se décomplexait allègrement, une Québécoise d'origine chinoise de 27 ans a fait paraître un court texte dans lequel elle affirmait vouloir « se tenir debout³ » face au racisme. De l'aveu du chroniqueur le plus célèbre du Québec, ce petit texte, quoique « médiocre⁴ », l'a hanté pendant des jours. Qu'est-ce que cette jeune femme, qui n'est pas une politicienne, pas une journaliste, pas une chroniqueuse, pas une animatrice, pas une comédienne, pas une humoriste, pas une militante, pas une figure publique, a pu écrire pour s'immiscer dans la tête et l'esprit de cet homme important, douzième au palmarès des personnes les plus influentes du Québec, au point de lui valoir une réponse dans le quotidien le plus lu de la province ? Qu'elle préfère, ô sacrilège, les quartiers multiculturels de Montréal et avoue, double sacrilège, qu'elle a vécu en Asie pendant trois ans et qu'elle s'y sentait bien, évitant les micro-agressions en se fondant dans la masse. Il n'en fallait pas plus pour que le plus célèbre des chroniqueurs du Québec érige cette inconnue en une « victime professionnelle issue de la diversité » et l'accuse de souhaiter la disparition de la majorité historique francophone : « Il y a trop de Québécois au Québec ! » Lui-même semble baigner dans le bonheur total à l'étranger, où il peut se fondre dans la masse, blanche, malgré son accent québécois, mais l'accent, on peut le changer et on peut dire *les immigrés* au lieu d'*immigrants* pour atténuer sa québécoiserie et bien paraître devant les Français : cessera-t-il un jour d'être québécois ? Arrêtera-t-il un jour de brandir ses origines québécoises comme il reproche à Cathy Wong de revendiquer « sans cesse ses origines chinoises⁵ » ? Le chroniqueur le plus célèbre du Québec n'a pas mentionné le nom de la jeune femme *née en Chine* (cela, bien sûr, il l'a précisé), non pour lui éviter un torrent de haine, mais simplement parce qu'à la différence de Cathy Wong, personne ne la connaît. Une *nobody*, comme moi. Et peut-être même plus *nobody* que moi, car j'ai eu le privilège jaune de passer à l'émission *Plus on est woke, plus on lit !*, avec la *woke en cheffe* Marie-Louise Arsenault⁶, pour présenter mon livre sur Aimé Césaire, le grand *woke* avant la lettre.

Dans un contexte où même l'opinion d'une inconnue soulève une réaction passionnée, on pouvait s'attendre à ce que la prise de parole de Kim Thúy heurte l'hypersensibilité de certains chroniqueurs, toujours les mêmes. On le sait, dans la foulée de la promotion de sa pièce *Ám*, Kim Thúy a confié au *Téléjournal* avoir vécu une « vraie peine d'amour » avec « son » Québec, qu'elle « aime tant, qui est [s]on pays⁷ », mais qui a changé en raison des discours politiques qui instillent la peur de l'autre et ciblent les immigrants, au point qu'elle a songé à le quitter. Anticipant les réactions, puisque c'est également ce dont il s'agit dans sa pièce de théâtre, l'écrivaine, qui a passé les quinze dernières années de sa vie et de sa carrière à dire – et à répéter, encore et encore – que les Québécois sont accueillants, généreux et chaleureux, avait déclaré au *Devoir* qu'il est impossible pour les néo-Québécois de critiquer leur terre d'accueil, que le verdict d'ingratitude tombera sur-le-champ⁸. Outrée par les mots de Kim Thúy sur les ondes de Radio-Canada, Sophie Durocher s'est empressée de lui

donner raison en la traitant d'ingrate⁹. Son ami, le plus célèbre des chroniqueurs du Québec, du haut de son savoir, avec le ton d'un maître d'école, l'a invitée « à faire un tour d'Occident ensemble pour trouver [son] refuge¹⁰ ». Curieusement, celui qui martèle que l'extrême-droite n'existe pas montre qu'elle est pourtant solidement implantée aux États-Unis et en Europe et qu'au terme de sa petite leçon, Kim Thúy aura compris « que le Québec est une société accueillante, généreuse », qui « ne méritait pas [son] petit crachat¹¹ ». Kim Thúy n'est pas une jeune femme de 27 ans, elle n'est pas une *nobody*, elle est adorée et célébrée au Québec et ailleurs. Elle est même plus célèbre que le plus célèbre des chroniqueurs du Québec. Elle a 57 ans et à 57 ans, cette femme, qui aime tellement le Québec et qui le répète si souvent que cela en devient lassant, se fait sermonner par un fier Québécois qui aime tellement le Québec qu'il habite en France depuis 2021.

Kim Thúy n'est pas qu'une femme d'origine vietnamienne de 57 ans qui vit au Québec depuis 46 ans, elle est un phénomène, si bien que l'avalanche de messages haineux qu'elle a reçus a aussitôt déclenché un élan de solidarité extraordinaire qu'elle seule peut engendrer. Elle seule peut susciter autant d'amour, elle seule peut répondre à la haine par tant d'amour. Elle seule peut résister, avec le soutien du milieu culturel, des médias et du public, aux tentatives d'annulation des grands défenseurs de la liberté d'expression à sens unique. Elle seule peut faire tout cela, mais elle, même elle, ne peut pas, seule, prendre la parole sur un enjeu qui la concerne directement. *Ăm* est le fruit d'un projet initié par Lorraine Pintal, motivée par « un désir de diversité¹² ». Kim Thúy avait refusé la proposition, mais sous l'insistance de Pintal et de son conjoint, elle l'a finalement acceptée. L'ancienne directrice du Théâtre du Nouveau Monde lui a en quelque sorte donné la permission de prendre la parole :

« Je voulais [aborder] les discours d'aujourd'hui, où on va chercher la peur chez chacun d'entre nous plutôt que de nous élever. » L'autrice n'osait pas intégrer ces propos au texte, mais la metteuse en scène Lorraine Pintal l'en a convaincue. « Elle m'a dit : "si toi tu ne peux pas le dire, il n'y a personne qui va le dire"¹³. »

Le résultat est une pièce inspirée de « l'histoire d'amour qu'elle partage avec son compagnon Yves Leduc — qui a collaboré à l'écriture¹⁴ ». En 2025, une écrivaine québécoise d'origine vietnamienne, une formidable ambassadrice de la culture québécoise, dixit critiques, journalistes, politiciens et auteurs, qui a obtenu une pléthore de prix, de distinctions, d'hommages, d'articles dithyrambiques, ressent encore le besoin d'être appuyée, soutenue, aidée par son conjoint PDG pour l'écriture d'une pièce qui traite des problèmes liés à l'immigration et à la représentation des immigrants. En 2025, une femme d'origine vietnamienne ne peut pas se prononcer sur des enjeux qui la touchent personnellement, pas même à travers une œuvre artistique. Je ne fais pas ici référence au déferlement de haine, mais à la conception d'*Ăm* : « Le personnage masculin, a affirmé Kim Thúy à *La Presse*, est là pour donner la parole à son amoureuse. Pour lui dire : tu as le droit de me dire ce que tu n'aimes pas et je n'en penserai pas moins de toi en tant que Québécoise. Et j'espère que c'est ça qu'on va entendre dans la pièce. Pour que ça se déplace dans la société en général¹⁵. » En 2025, dans un Québec fièrement ouvert et féministe, qu'une femme asiatique formule un constat qui n'a somme toute rien d'étonnant, puisqu'« elle dit en fait ce que d'autres ont dit avant elle,

mais dont les “souches” québécoises sont plus longues que les siennes¹⁶ », cela provoque un tollé et une réponse rapide à ce tollé, mais en 2025, qu’une écrivaine annonce dans une œuvre « hautement autobiographique¹⁷ » que le conjoint québécois de souche est celui qui donne à sa conjointe d’origine vietnamienne le droit de parler, cela ne dérange aucunement.

Dans l’entretien diffusé sur Radio-Canada, Kim Thúy témoigne d’une expérience qui est nouvelle pour elle, celle d’être « soudainement » perçue comme une étrangère. Jusqu’à tout récemment, on ne la voyait pas comme une Asiatique, de sorte qu’elle avait « oublié » qu’elle était asiatique, que « sur [s]on visage, ça paraît¹⁸ ». De son entrevue, empreinte d’émotions, de tendresse, c’est cette phrase, moi, que je retiens. Jamais, en 45 ans, on ne lui a lancé de regard de dédain, étiré ses yeux devant elle, manifesté de l’hostilité envers sa jaunitude, proféré un *Chinetoque*, un *crisse d’immigrante*, un innocent *tu parles bien français pour une Vietnamienne* ou le classique *t’es belle pour une Asiatique*, version *soft* et flatteuse de « trouves-tu que les Vietnamiens sont laids¹⁹ ? », propos « durs » qu’elle a rapportés à *Tout le monde en parle* et qui sont repris dans *Ám* ? Jamais pendant la période de l’après-référendum de 1995, on ne l’a vue comme une femme appartenant à l’un des groupes ethniques ? Jamais on ne lui a fait sentir qu’elle était non pas la source de tous les problèmes, du suicide d’une nation, mais la cause de l’échec du rêve d’un peuple, de l’avortement d’un pays ? Jamais pendant la *crise* des accommodements raisonnables et ensuite les débats sur la Charte des valeurs québécoises, prélude des discours politiques actuels et des remarques nauséabondes qui pullulent sur les réseaux sociaux, on ne lui a rappelé qu’elle était une immigrante ? Jamais pendant la pandémie, elle ne s’est souvenue qu’elle avait un faciès asiatique ? Au lieu d’être cynique, je devrais me réjouir qu’une personne de sa notoriété prenne enfin la parole pour dénoncer les discours délétères. Je devrais la remercier, saluer son courage, me laisser porter par la vague d’amour et de solidarité, l’applaudir d’avoir « décidé de sortir de [s]a tour d’ivoire », d’oser dire « ce [qu’elle] ne doit pas dire²⁰ », d’avoir la franchise d’admettre qu’elle savait ce qu’elle devait dire pour être aimée. Mais voilà, avant la controverse, j’avais déjà lu son entretien dans *La Presse* qui m’avait fait sourciller, et celui-ci tout autant : « Il était primordial aux yeux de la romancière de créer, avec cette pièce, “un espace sécuritaire”, où le personnage de Jacques pourrait exprimer ses doutes et frustrations “sans être taxé de ci ou ça”²¹. » Dans sa dénonciation des discours pernicioeux qui affectent le quotidien des immigrants, Kim Thúy souhaitait, par le truchement de sa pièce, offrir un *safe space*... à l’homme blanc. Au micro de Marie-Louise Arsenault, elle a déclaré qu’elle avait, en effet, voulu aborder la question de la prise de parole de l’homme, en nommant les choses parce que « très souvent, on entend les hommes dire on peut plus rien dire, on peut plus nommer les choses, parce qu’on est [des] hommes²² ». Oui, on a souvent, très souvent, entendu ce refrain, surtout dans certains médias, et pas que de la part des hommes.

Mais qu’est-ce que tout cela a à voir avec la ménopause ? Rien. Tout. Comment écrire sur les migraines, le manque de concentration, le brouillard mental, les bouffées de chaleur, la prise de poids, le pour ou contre le botox, le *microneedling* et autres aiguilles, les cheveux blancs qui se multiplieront et qu’il faudra cacher, teindre ou laisser au naturel en solidarité avec les Lisa LaFlamme de la planète, et aussi prouver que je ne

suis pas prisonnière des diktats de la beauté, de l'éternelle jeunesse, alors qu'on en est aux balbutiements d'une réflexion sur la place des femmes asiatiques ? Comment écrire sur mon corps, déjà pénétré, malmené par cet intrus, cet adversaire redoutable, invincible qu'est le temps, alors qu'on a oublié les femmes asiatiques, jeunes et moins jeunes, qui ont été harcelées, menacées, intimidées, agressées, verbalement et physiquement, pendant la pandémie ? Comment parler de l'invisibilisation de la ménopause, alors qu'on a à peine effleuré la question de l'invisibilisation des femmes asiatiques, toutes tranches d'âge confondues ? Pourquoi sortir de l'ombre quand les quelques figures médiatisées sont soit instrumentalisées, soit insultées ? Quand le texte personnel d'une fille inconnue devient la preuve du racisme anti-blanc, qui se propage comme un virus, celui qui mènera au génocide de la majorité historique francophone, à la mort de la civilisation occidentale, à la fin du monde, mais qu'on ne reconnaît pas, que seuls les plus courageux osent nommer, dénoncer, condamner ? Comment sortir de l'ombre quand Kim Thúy, même Kim Thúy, devient coupable du crime de ne plus aimer sa terre d'accueil et se transforme en une polémiste qui « multiplie les déclarations incendiaires au sujet du Québec²³ » ? Quand une Québécoise d'origine vietnamienne, autrefois *boat people* et maintenant privilégiée, qui a le luxe de vivre de sa plume, d'animer une émission télévisée, qui a de l'assurance, de l'humour, une femme mûre, en pleine ménopause, qui assume son âge, qui ne craint pas d'arborer ses cheveux gris, de se laisser photographier et filmer sans maquillage, cherche l'assentiment d'une femme blanche pour parler de l'expérience des immigrants ? Quand la grande vedette, la superstar de la littérature québécoise a besoin de la collaboration d'un homme québécois de souche, un homme d'affaires, pour écrire une œuvre *littéraire* ? Quand, en dénonçant les discours qui érigent les immigrants en boucs émissaires, on s'assure avant tout de protéger la parole de l'homme blanc ultra privilégié ? De leur *safe space*, Yves Leduc et Lorraine Pintal ont-ils, eux aussi, subi les railleries et les réprimandes des chroniqueurs, toujours les mêmes, et le déversement de haine qu'a reçu Kim Thúy ? Ont-ils, eux aussi, en tant que proches collaborateurs qui lui ont accordé le droit de critiquer, qui l'ont vivement encouragée à révéler publiquement sa peine d'amour, encaissé les coups, les blâmes de trahison, d'ingratitude, parce qu'on leur a *tout donné* ? Ont-ils été sommés de s'excuser pour avoir craché sur le Québec ? Comment prendre la parole quand, parmi les personnalités publiques, presque toutes blanches, qui ont défendu Kim Thúy et décrié les tentatives pour la réduire au silence, c'est Ruba Ghazal que l'autre ami du chroniqueur le plus célèbre du Québec a choisi pour calomnier, la traitant de menteuse, l'accusant de « fai[re] de la désinformation » et la comparant à Donald Trump ? « C'est drôle, on croirait entendre Trump²⁴ ». Rien de moins.

Comment mettre en lumière la contribution des femmes immigrantes, celles qui travaillent dans les écoles, les hôpitaux, qui s'occupent des patients, qui les soignent, avec dévouement, et qui se font dire *Eille, touche-moé pas, toé, la Chinoise, j'veux pas de ton estie de virus chinois ! Vous, ça va, mais je ne veux pas d'infirmière noire, c'est compris* ? C'est compris, Madame, mais voyez-vous, Madame, toutes les infirmières qui travaillent aujourd'hui sont noires, oui, oui, noires, comme moi, *You're black, you're dirty, Get me another nurse* ; celles qui font le ménage, qui ramassent et nettoient le vomi, l'urine, les selles, le caca, les excréments, la merde, *the poop, the dump, the crap, the shit*, pour ensuite

se faire accuser, elles et leur famille, non pas par une inconnue dans un minitexte personnel ou par Kim Thúy, aussi célèbre soit-elle, mais par le gouvernement et un aspirant premier ministre, d'être la cause de tous les maux de la société ? Vous savez, l'*immigration massive*... Ce *délire idéologique*... Ces gens qui empêchent les femmes de souche d'avoir des enfants... Qui ne parlent pas français, qui n'adhèrent pas aux valeurs québécoises, qui ne travaillent pas, sauf pour voler nos meilleurs *jobs*, car n'est-ce pas un emploi de rêve que celui de nettoyer la *marde* et de recevoir, en guise de remerciements : *t'es pas contente, retourne dans ton pays* !

Comment écrire, comment prendre la parole, dans un tel climat ? Comment se *désinvisibiliser* quand les mots *intersectionnalité* et *racisme systémique* déclenchent des chroniques méprisantes, qui entraîneront à coup sûr un déluge de commentaires xénophobes ? Quand les propos mesurés de Kim Thúy, enrobés d'amour, sont récupérés, présentés comme un brûlot, comme une attaque au Québec, un affront à tous les Québécois ? Comment dire ce qu'on ne doit pas dire quand on ne s'appelle pas Kim Thúy ?

On ne peut plus rien dire, *indeed*.

1. Maud Gauthier-Chung, « Token », dans Sanna Mansouri (dir.), *Pissed, pestes, puissantes*, Montréal, Tête Première, coll. « Tête dure », 2023, p. 134.
2. *Ibid.*
3. Sonia Li, « Face au racisme, j'ai finalement choisi de cesser le silence et de me tenir debout », *Huffington Post*, 24 novembre 2020.
4. Mathieu Bock-Côté, « Il y a trop de Québécois au Québec ! », *Le Journal de Montréal*, 28 novembre 2020.
5. Mathieu Bock-Côté, « Marvin Rotrand, trop blanc pour Cathy Wong », *Le Journal de Montréal*, 21 novembre 2020.
6. Sophie Durocher, « Plus on est woke, plus on lit ? », *Le Journal de Montréal*, 15 avril 2022 ; Sophie Durocher, « 50 nuances de woke », *Le Journal de Montréal*, 26 novembre 2024.
7. Louis-Philippe Ouimet, « Cinq minutes avec Kim Thúy », *Le Téléjournal*, ICI Télé, Radio-Canada, 12 septembre 2025.
8. Sophie Pouliot, « *Am* : de la polyphonie à l'harmonie », *Le Devoir*, 30 août 2025.
9. Sophie Durocher, « Kim Thuy aime-t-elle encore le Québec ? », *Le Journal de Montréal*, 16 septembre 2025.
10. Mathieu Bock-Côté, « Où voulez-vous aller, Kim Thuy ? », *Le Journal de Montréal*, 17 septembre 2025.
11. *Ibid.*
12. Nathalie Petrowski, « Nathalie Petrowski : La pièce *Am*, de Kim Thúy », *Pénélope*, ICI Première, Radio-Canada, 12 septembre 2025.
13. Sophie Pouliot, *op. cit.*
14. *Ibid.*
15. Stéphanie Morin, « *Am* : faire fi des frontières », *La Presse*, 6 septembre 2025.
16. Josée Legault, « Et si Kim Thúy s'appelait Marie Tremblay ? », *Le Journal de Montréal*, 19 septembre 2025.
17. Sophie Pouliot, *op. cit.*
18. Louis-Philippe Ouimet, *op. cit.*
19. Guy A. Lepage, *Tout le monde en parle*, ICI Télé, Radio-Canada, 21 septembre 2025.
20. *Ibid.*
21. Sophie Pouliot, *op. cit.*
22. Marie-Louise Arseneault, *Tout peut arriver*, ICI Première, Radio-Canada, 13 septembre 2025.
23. Sophie Durocher, *op. cit.*
24. Richard Martineau, « Vous mentez, madame Ghazal ! », *Le Journal de Montréal*, 25 septembre 2025.

Heather

Mélikah Abdelmoumen

« Depuis que je suis toute petite, je déteste mon visage. Aujourd'hui, je voudrais qu'on me donne cinquante années de plus à vivre dedans ! »

C'est ce qu'a dit Heather à mon grand ami, Allan, son amoureux. Elle a 53 ans et vient d'apprendre qu'elle est atteinte d'un cancer si avancé qu'elle ne peut espérer s'en remettre. Elle traverse sa première série de traitements de chimio. On espère qu'ils vont réduire suffisamment ses nombreuses métastases pour qu'elle vive encore sept ou huit années en ne souffrant pas trop. Dans les rêves les plus optimistes d'Allan, elle pourrait fêter ses 60 ans. Dans les projections les plus pessimistes, elle n'en aurait que pour quelques mois. On ne sait pas. On saura mieux à la fin de cette première ronde de traitements, selon comment elle réagira, selon comment le cancer réagira, selon qu'il se laissera réduire ou pas.

« Depuis que je suis toute petite, je déteste mon visage. Aujourd'hui, je voudrais qu'on me donne cinquante années de plus à vivre dedans ! »

Elle a un an et demi de plus que moi et comme moi, comme tant d'autres, elle luttait contre les symptômes de la ménopause, dont des cauchemars troublants et terrifiants. Elle se demandait s'ils étaient causés par l'hormonothérapie, et cela l'a poussée à consulter et à subir une batterie de tests. Je ne sais pas ce qu'ils ont révélé de ces rêves mais ils ont mené, de fil en aiguille, à ce diagnostic terrible et totalement inattendu : cancer, stade 4, incurable, trop avancé pour que...

À part ces cauchemars *boostés* aux hormones et les aléas de la ménopause, elle n'avait aucun symptôme.

« Depuis que je suis toute petite, je déteste mon visage. Aujourd'hui, je voudrais qu'on me donne cinquante années de plus à vivre dedans ! »

Chez moi, ce n'est pas tant le visage que le corps. Le corps qui ne correspond pas assez aux critères contemporains occidentaux de la beauté féminine.

Et vous, c'est quoi ?



Dans mon sentiment de sororité et d'affection pour Heather, dans ma peine, je devine qu'elle conspuait son visage comme je conspue mon corps, et comme tant de femmes de notre âge se haïssent : d'une haine tenace, obstinée, indécrottable, que nous tentons de contenir, de gagner, de museler à coups d'entraînement physique, d'autosuggestion, d'alcool, de botox, de thérapie, que sais-je ? Mais le sport, les artifices, les discours vides et les privations n'éliminent pas la haine de soi, qui semble au fil des années réussir ce qui paraissait impossible : augmenter, augmenter encore, alors qu'on

pensait que ça ne pouvait pas être pire, qu'on ne pouvait pas se détester davantage, jusqu'à atteindre ce pic. La ménopause ou quand le corps de la femme occidentale fait aux yeux du monde la pire offense : vieillir.

Nous oublions tout le reste tellement nous sommes occupées à nous détester. Et je ne sais pas s'il est plus difficile de s'aimer telles que nous sommes quand nous ne correspondons pas à l'image de la femme idéale de notre temps. Peut-être que même celles qui ont les attributs de la femme idéale ne le voient pas et se voient laides elles aussi, comme Heather, qui, à mes yeux, est parfaite.

Les injonctions sociales sur la beauté des femmes et leur jeunesse, les stratégies que les femmes s'imposent pour paraître ne pas vieillir, les détours auxquels elles soumettent leur corps pour ne pas trop le haïr, les heures à se regarder se détester dans une sorte de vertige insupportable ne sont que des vécilles. Des vécilles dont nous comprendrons un jour qu'elles ont pris trop de place, trop longtemps. Des vécilles enrageantes qui pourrissent ce qui nous est accordé de temps.



« Depuis que je suis toute petite, je déteste mon visage. Aujourd'hui, je voudrais qu'on me donne cinquante années de plus à vivre dedans ! »

En fait, elle l'a dit en d'autres mots, en anglais : elle est britannique. Je traduis librement. Mais en vérité, elle a dit quelque chose comme : « *Since I was a child, I've hated my face. Now I just wish I could live another fifty years in it !* »

C'est Allan qui me l'a rapporté, la voix étranglée, les yeux pleins d'eau. Nous nous sommes regardés, attablés dans un restaurant, et je pense que nous avons pensé la même chose : c'est tellement tragique.



Je veux témoigner ici du malheur qui frappe Heather, et de son importance.

Je veux témoigner du fait que ces mots de Heather, que m'a rapportés un Allan sidéré, dévasté, perdu, sous le choc, estomaqué, tétanisé, m'ont fait penser que notre rapport à notre corps et à la beauté idéale qu'il n'atteindra jamais, pour personne, nous fait peut-être oublier de tenir à la vie. Et même de tenir à la ménopause, qui signifie que nous sommes vivantes et que nous avançons.

Vivre notre vie plutôt que regarder obsessionnellement la peau qui se distend, le ventre qui gonfle les courbes qui se redistribuent, les regards qui ne nous regardent plus, les symptômes incompréhensibles dans leur variété vertigineuse.

Nous oublions que nous sommes mortelles. Qu'un jour, nous nous rendrons compte qu'il n'y a plus de temps, que nous avons passé notre vie à refuser d'accueillir cette peau que nous habitons et qui est notre seule vraie maison.



Les mots de Heather sont une claque. J'aimerais écrire quelque chose comme « je voudrais qu'elle sache qu'elle m'a ouvert les yeux, ceux d'Allan, ceux de ses amies ». Mais cette idée me dégoûte. Cette idée me dégoûte parce que la prise de conscience de Heather et l'effet qu'elle a eu sur Allan, sur moi, sur toutes les personnes qui entendront ou liront ses mots ne rallongeront pas la vie de Heather. Ne feront pas reculer le temps.

Le diagnostic. Le cancer.

Heather, la belle, qui ne pourra vivre encore que quelques mois, ou quelques toutes petites années, *dans* ce visage qu'elle a passé tant de temps à ne pas accueillir. Heather, qui aurait finalement tant aimé vivre toutes les années de sa putain de ménopause et savoir ce que c'était d'arriver de l'autre côté de ça. Heather, qui aurait été prête à se taper tous les fichus désagréments d'être une femme qui prend de l'âge et qui n'aime pas son visage, à simplement vivre une vie qui ne soit pas interrompue ainsi, au couperet, par un diagnostic si imprévu, si soudain. Sans appel.

Ça m'enrage et je pleure pour Heather. Je pleure de tristesse et de rage.

Salle d'attente

Véronique Cyr

Septembre 2024

Périménopause. Je répète ce mot de cinq syllabes en me disant qu'il serait parfait pour des charades douteuses dans un enterrement de vie de fille où coulerait à flot un vin *cheap*. Périr (mime de poignard au cœur / chute par terre / hilarité générale), mener (mime de rame dans un canot), à la pause (pointer l'horloge, se croiser les bras, singer une impatience, faire le pied de grue). Des charades de filles insouciantes et ivres dans la vingtaine (mises en plis et lignes d'épilation parfaites) encore si loin de cette réalité de la mécanique du corps qui commence à dérailler. Des filles qui tombent (l'idée de la préemption), des filles qui prennent une pause des cycles auxquels le corps est soumis depuis la puberté, une pause du corps jeune, convoité, tâtonné, dévoré. Le terme périménopause, c'est aussi un constat. La réalité qu'il désigne tient du luxe postmoderne de l'espérance de vie prolongée. L'expérience de sa métamorphose est rendue possible parce qu'on survit désormais assez longtemps pour observer son rythme nouveau dans nos organes, notre système nerveux, notre voix, sur chaque centimètre de notre peau, tout en mesurant, dans un état d'hypervigilance qui s'aggrave d'année en année, l'intensification, la diminution, puis l'arrêt du sang. Mes arrière-grand-mères sont presque toutes mortes avant d'atteindre la ménopause. Je pense plus précisément à toi, Rose-De-Lima Racicot, grand-mère de Rita Audette, ma grand-mère maternelle ; à toi, morte à 40 ans le 2 décembre 1891 dans un minuscule logement de la rue Christophe-Colomb à Montréal avec 6 enfants de moins de 10 ans, témoins de ton agonie en plein mois de novembre, puis de ta mort, dans la chambre où tu avais accouché 12 fois en 17 ans. Un cauchemar de cris incessants de nouveau-nés, de forceps, de sang et de sages-femmes exténuées, la tête entre tes cuisses pour essayer d'extraire de ton ventre un minuscule enfant bleui que tu n'allais pas avoir la force de bercer tant l'anémie chronique te ravageait le corps et l'âme. Les deux plus petites ont pris le chemin de l'orphelinat tandis que tu prenais le chemin du cimetière, leur père n'ayant aucune envie de s'en occuper, pressé qu'il était de se mettre en quête d'une remplaçante pour le lit conjugal. Les autres enfants furent dispersés aux quatre coins de la ville et jusqu'en campagne, dans la famille élargie qui accueillit une fille et un garçon comme aides-domestiques. On retrouve des traces de ce portrait de cruauté digne d'un mauvais conte de fées dans les documents de recensement de 1891 et de 1901 joliment intitulés *Dénombrement des vivants*. J'ajoute *Démantèlement des vivantes* à ces fichiers remplis par des hommes froids (les énumérateurs) qui suivaient à la lettre la loi patriarcale. Depuis que je visite en profondeur l'histoire des femmes de ma lignée

matrilinéaire, l'histoire de leur sang et de leur soumission, j'ai l'impression de me mettre en danger dans mon corps, qui est en quelque sorte une prolongation des leurs, malgré les flashs d'un autre siècle pour éclairer les trous noirs. Nous partageons, à quelque 100, 150, 200 ans d'intervalle, le même territoire de peau menacée. Je pense à leur mort avant la ménopause à travers la mienne qui approche dans un fracas arythmique.

Juillet 2023

Nous sommes quatre dans la petite salle d'attente de la clinique. Un jeune couple dans la vingtaine (elle, blonde cheveux courts, lui, roux cheveux longs) se tient la main tandis qu'elle remplit le formulaire médical avant l'intervention. Il lui caresse doucement le dos, les cheveux. À mes côtés, mon père de 77 ans, sifflotant de manière nerveuse, jure avec le décor féministe, millénial, queer, inclusif des lieux. Il y a 7 jours, je me suis fait avorter ici pour la troisième fois de ma vie, à 45 ans. Lors de mes deux avortements précédents, j'avais 19 ans, à 6 mois d'intervalle. C'est aussi mon père qui m'avait accompagnée la première fois, il y a plus de 25 ans, et qui avait déboursé les frais de 200 \$, car l'intervention n'était pas encore couverte par la RAMQ en 1997. La deuxième fois, j'avais emprunté la somme à une amie, et mon amant de l'époque, totalement dans les vapes du cannabis, s'était endormi dans la salle d'attente sous le regard découragé des intervenantes. J'ai l'impression désagréable d'être de retour dans le rôle de la fille qui subit la conséquence de ses actes sous l'œil bienveillant, mais découragé, du père. Qu'est-ce que je n'ai pas compris, au juste, à 19 ans ? Pourquoi avoir imposé une ultime fois cette épreuve à mon corps, qui ne veut plus rien savoir d'enfanter, qui ne devrait plus produire de fœtus aussi facilement qu'avant, j'aimerais être immunisée de ma propre fertilité par l'irrégularité des cycles, l'épuisement de la réserve ovarienne noté dans le rapport de l'échographie endovaginale il y a 6 mois, malgré quelques kystes et fibromes, la fatigue de la maternité d'un enfant de 5 ans, brillant et turbulent, que j'ai eu à 40 ans (âge du décès de Rose-De-Lima Racicot...) ; fatigue qui devrait rendre impossible à elle seule cette fécondation à la suite d'une seule baise à la fin de mes règles le mois dernier. L'infirmière m'a rappelée hier matin. Il y avait un problème avec ma prise de sang faite le lendemain de l'intervention. Le taux de HCG demeurait trop élevé, supérieur à 2000 mUI/ml, ce qui était anormal 24 heures après une IVG. Mon père s'impatiente, murmure entre ses dents : « Pourquoi elles t'ont rappelée et t'ont demandé de venir, au juste, c'est quoi donc le problème, j'ai oublié... » Le couple nous dévisage. Je place mon index sur mes lèvres pour lui intimer de garder le silence. Il se croise les bras et se met à siffloter comme quand j'étais enfant et qu'il ne savait plus quoi me dire pour me consoler ou me raisonner. Je lui chuchote que je vais tout lui expliquer dans la voiture après.

Juillet 2024

J'ai 46 ans et je saigne depuis 22 jours. Depuis ma grossesse à risque élevé, il y a 6 ans, qui s'est terminée en césarienne d'urgence à 26 semaines de gestation à la suite d'un décollement placentaire (et si Rose-De-Lima Racicot était morte, dans sa petite chambre à coucher de la rue Christophe-Colomb, d'un décollement placentaire,

125 ans avant moi ?), je me mets à paniquer quand le sang est métrorragique, qu'il s'écoule à l'extérieur du temps des règles. Je sais bien que saigner abondamment et de manière irrégulière fait partie des aléas de la périménopause, d'autant plus que j'ai quatre fibromes intramuraux de trois centimètres et que ces types de fibromes sont réputés pour provoquer des saignements abondants en empêchant la contraction de l'utérus. J'ai développé quelque chose comme une hémaphobie, si bien qu'après quatre heures de saignement en continu, je me dirige vers les urgences de l'hôpital, terrorisée à l'idée de mourir au bout de mon sang. Je prends un coupon, je passe au triage, je commence mon récit à l'infirmier au visage de glace tandis qu'il enroule le brassard du tensiomètre autour de mon bras. Il met le thermomètre sous ma langue et j'avale la conclusion de mon récit. Il allait m'interrompre de toute façon. Il va prescrire une formule sanguine complète, annonce-t-il en mâchouillant sa gomme, c'est le protocole. Si mon taux d'hémoglobine est inférieur à 110 g/L, j'aurai un code P2 ou P3. S'il est dans les normales, je serai classée P4 et devrai attendre une dizaine d'heures minimum. « J'espère que vous êtes équipée pour la nuit ; un chandail à manches longues, une couverture, des magazines... » Il me tend une pochette qui contient cinq serviettes hygiéniques. « Chaque fois que vous allez aux toilettes, vous en mettez une nouvelle et vous attendez qu'elle soit totalement imbibée de sang avant de nous l'apporter au triage. Notez l'heure à laquelle vous l'avez installée dans votre culotte pour qu'on puisse faire le suivi. » Il prononce ce *dans votre culotte* avec dédain et j'ai honte de moi. Je m'imagine déjà frapper à la porte du cubicule et lui tendre une serviette maculée de sang pour lui prouver que je saigne pour vrai, que ce n'est pas juste dans ma tête que ça se passe. Est-ce du *gaslighting* médical ? J'en ai tellement vécu pendant ma grossesse que je ne vois plus clair. Je retourne dans la salle d'attente. Une dame âgée seule recroquevillée sous un manteau de pluie rose essaie de dormir, la tête appuyée sur une débarbouillette en guise de coussin. À ses pieds, une pauvre canette vide se met à rouler d'un point à l'autre de la salle sous le regard blasé des malades.



Une heure après ma prise de sang, l'infirmier me rappelle dans la salle de triage. Mon hémoglobine est à 122. Il le répète au moins trois fois, en dissimulant mal sa fierté. Tout va bien, je vais bien, j'ai beau saigner des piscines de sang, j'ai le bon taux, je dois être hypocondriaque, je suis condamnée à attendre sur ma chaise dure, une serviette dans ma culotte qui ne se remplit pas assez vite à son goût. Je me demande si Rose-De-Lima Racicot tenait un registre de son sang avant ce jour fatidique de décembre 1891.



4AM, on m'appelle dans la salle d'examen. Je m'étais endormie sur deux chaises après avoir pris un deuxième Ativan une heure plus tôt. L'urgentologue entre en même temps que moi. Sans me regarder, il continue de lire ses notes sur son iPad et me fait signe de m'asseoir (ou de m'étendre ?) sur la table d'examen. Je grelotte de froid, je perds beaucoup de sang, qu'il le veuille ou non. Mais c'est justement ça le problème. Il est venu me convaincre que non.

— Votre hémoglobine est à 122, moi, ça me rassure et c'est tout ce que je veux savoir.

— Je continue de saigner, Docteur, ça n'arrête pas depuis 22 jours. L'hémoglobine va finir par chuter, non ? Vous allez m'examiner au moins ?

— Non, les urgentologues ne font pas d'examen gynécologique, Madame, à moins d'un taux d'hémoglobine dangereusement bas. C'est ça la périménopause, ça saigne, vous avez des fibromes en plus et vous ne voulez pas prendre de contraceptif oral. J'aimerais en savoir plus sur cette histoire de double avortement l'été dernier. Je n'ai pas trop bien compris le cas, dans les notes de l'infirmier.

Je rougis.

— Je suis tombée enceinte accidentellement. On fait un peu moins attention à 45 ans, vous comprenez... Je m'en suis rendu compte alors que j'avais à peine quelques jours de retard, j'ai pris le rendez-vous trop tôt pour l'avortement, à cinq semaines d'aménorrhée. La médecin est passée à côté des cellules embryonnaires qui étaient trop microscopiques. J'ai dû retourner la semaine suivante pour que l'intervention soit complétée.

L'urgentologue a un visage clairement horrifié, il ne le dissimule même pas. Je devine en lui un bon père de famille qui habite peut-être une des maisons cossues des petites rues qui entourent le parc Cité-Jardin. J'imagine ses enfants bien blottis dans leur chambre parfaite, le doux ronronnement du chat dans la salle de séjour lumineuse. Sa femme qui fait peut-être de coûteux traitements de fertilité. Il me répète que je dois prendre de l'acide tranexamique pour les saignements et relancer la secrétaire de ma gynécologue pour un rendez-vous. J'insiste une dernière fois pour qu'il m'examine et il esquisse pour toute réponse un rictus faussement compatissant. « Allez, bon courage ! » Il ne veut plus rien savoir de moi ni de mon sang. *Next.*

Ce matin-là, à l'aube, je suis rentrée chez moi, main dans la main avec le fantôme de Rose-De-Lima Racicot. Nous avons trébuché dans ses longues jupes souillées de sang et de pleurs d'enfants qui allaient devenir orphelins sous peu. J'ai cherché un peu de paix pour nos cœurs de filles épuisées, mais je n'ai vu que des hommes qui entraient et sortaient de l'hôpital avec des mallettes en cuir dans lesquelles s'empilaient des études sur le corps des femmes.

Saccages, béances et autres bienfaisances

Marie Célie Agnant

Élaine hésite un court instant, puis, rassemblant ses forces, elle essaie d'entrebâiller l'imposante porte. Happée par le poids, la voilà soudainement prise de vertige, déboussolée, elle s'agrippe au battant. Elle associe ce tournis récurrent au besoin constant qu'elle a de s'enfuir, de trouver un autre lieu, un ailleurs où ce qui lui reste de dignité ne serait pas englouti.

Un parfum douceâtre de géranium ou de jasmin s'échappe d'un diffuseur, l'invite à se joindre au groupe, mais ... le temps semble s'être arrêté au seuil. Une main crispée sur la poignée, elle scrute la pièce plongée dans la pénombre, perçoit une sorte d'agitation et le grincement des chaises.

Combien sont-elles, se demande Élaine, une douzaine, peut-être plus. Un faisceau de pupilles lui adresse un message, elle entend des toussotements, comprend qu'elle ne peut plus reculer.

Elle ferme enfin la porte. Le claquement du pêne lui fait l'effet d'une semonce, elle entreprend de longer le mur pour atteindre la dernière rangée où se trouvent encore quelques sièges vides. Dans sa poitrine, un poing cogne sans répit, ses jambes flageolent.

À peine installée lui prend l'envie de se lever, de prendre la fuite. Elle s'interroge sur le bien-fondé de ces rencontres, proposées par une thérapeute. Idées, images et phrases, plus terrifiantes les unes que les autres, s'agitent en elle : Le corps des femmes n'est-il pas fait pour souffrir ? Du moins, ont-elles le droit de franchir les zones de silence, de s'aventurer loin des espaces de deuil et d'aphasie ? Pourquoi diantre suis-je venue jusqu'ici pour m'imposer un tel pensum ? Ce ne serait pas la première fois que tu rebrousserais chemin, songe-t-elle.

Le vertige, peu à peu, s'estompe, elle veut reprendre ses esprits, observe la salle, située au sous-sol d'un collège reconverti en local communautaire. Tout au fond, sur le rebord des fenêtres sont alignés des lampions, destinés sans doute à alléger l'atmosphère. Le lieu lui semble inapproprié, car dans la pénombre, l'écho des voix rend l'expérience quelque peu sinistre. On croirait se retrouver sur une immense scène parée pour un grand théâtre. Dans un calepin minuscule qu'elle extirpe lentement de sa poche, Élaine griffonne : Nous voilà réunies dans un confessionnal collectif, un déversoir où s'entremêlent les détresses.

Bien vite, l'assemblée de femmes oublie son entrée ainsi que sa valse hésitante. Des douleurs dites ordinaires, à celles qui, indéracinables, demeureront hors d'atteinte, témoignages et schémas se croisent, s'enchaînent. Voix et histoires se succèdent, se

reconnaissent. Enfermée dans son corps démolì, ce corps et son indicible béance, Élaïne recueille tout.

Elle qui a déjà tout vu, tout éprouvé, les témoignages livrés par ces voix qu'elle croise pour la première fois, au-dedans d'elle, jouent à la marelle. Elle croit malgré tout qu'elle n'est pas à sa place, son expérience, elle le sait, sera une fois de plus, loin, bien loin de toute vraisemblance.

Elle ne pensait pas s'habituer si promptement à la pénombre, son regard s'accroche pourtant aux lèvres d'une femme qui vient de prendre la parole : Je me demande souvent à quel âge j'ai oublié ce que signifiait mon existence.

D'un geste convulsif, elle se tord les doigts et finit par projeter son corps contre la chaise. Le bruit de ce corps semble banal, mais il emplit la pièce, comme si, au beau milieu de la scène, on avait déposé un lourd chargement. Péniblement, elle retourne à son récit, près d'elle, une interprète assure la traduction : Ils ne se contentaient pas de nous ravir nos enfants, il leur fallait les supprimer. Ainsi, dans ces geôles déguisées en pensionnats, on leur enlevait la vie... Ici et là, aujourd'hui, nous récoltons leurs ossements. Elle s'arrête, bruyamment se mouche. Mais..., reprend-elle, il leur fallait aussi s'assurer qu'en nous ne subsiste aucun désir d'exister. Interdiction d'être, voilà ! Je suis ainsi devenue vieille dès l'âge de 15 ans, mon corps labouré n'était plus celui d'une femme, je suis devenue un reste, un restant, un reliquat de femme. L'aube pointait à peine, ils m'ont basculée au crépuscule de ma vie. Du corps et de l'âme, ils m'ont forcée à vieillir. Elle poursuit son témoignage tout en se balançant, ses phrases sont les pièces d'une vieille courteline qu'elle s'acharne à rapiécer, tandis que dans ses sanglots, ses mots s'étouffent, se noient.

Élaïne se concentre péniblement sur cette voix qui raconte, cette béance devient aussi la sienne, elle s'y recroqueville. Elle reconnaît le rythme, l'accélération incontrôlée mais, surtout, ces inflexions qui s'imposent, alors que l'on étale ces choses invraisemblables.

Loin au-dedans d'elle, en un autre lieu de son corps, de ce lieu connu d'elle seule, elle palpe cette amertume, la reconnaît sans peine. Avec beaucoup d'étonnement, elle note l'absence de toute trace de colère dans cette voix vieillie avant son temps. Face à la brutalité de la dépossession, pense Élaïne, ne lui est donc restée qu'une incommensurable lassitude qui l'oblige à se livrer au dossier de sa chaise, à réclamer d'abord le soutien de cet objet passif, qui accueille son désarroi. Aujourd'hui, demain, toujours, s'assurer de ne pas crouler sous le poids de tout ni de basculer dans ce vide insondable qu'engendre la béance.

Elle aurait voulu lui demander quand est-ce que la colère l'avait abandonnée. La question revêt une importance capitale pour Élaïne, mais la voix de Claire, l'animatrice, l'invite à prendre la parole à son tour.

Élaïne inspire, expire bruyamment, cherchant au plus loin d'elle-même cette volonté de se faire entendre qui l'habite depuis si longtemps, de partager ce besoin de comprendre comment elle a pu rester debout en n'étant rien d'autre qu'un corps brisé, que l'on oblige à vieillir.

Je peux, pour ma part, ne parler que du deuil, annonce Élaïne. Cette vérité est la mienne, puisque je porte le deuil de moi-même, moi, femme anéantie, un matin

du mois de juillet à l'hôpital de la Bienfaisance, que certains nomment aussi l'abattoir.

Il se trouve, cet hôpital-abattoir, à l'extrême pointe de l'île où je suis née, dans le Nord-Ouest, à l'entrée d'un bourg nommé Pignon. Entre mer et montagne, Pignon et son paysage paradisiaque, Pignon où, par la suite, je me suis obstinée à me rendre chaque année et à la même date, espérant contre toute attente retrouver un souffle de ma dignité, égarée lors du saccage. Je n'avais que 13 ans. Déjà, j'étais très vieille.

Cet hôpital – je sais, je me répète, – dit Élane, a pour nom Hôpital de la Bienfaisance. Aujourd'hui encore, je ne saurais dire si certains pavillons, invisibles aux visiteurs, servaient à dispenser de véritables soins, tout comme je n'aurais jamais pu imaginer que le crime et, plus précisément, les criminels pouvaient se présenter sous les formes les plus perverses et inattendues, dans ces lieux où on ne penserait jamais les trouver.

Pour se livrer à leurs saccages, les bienfaiteurs qui se retrouvaient à la Bienfaisance se paraient des oripeaux de ceux qui font la chasse à la misère et à la maladie. Ils profitaient, hier et probablement aujourd'hui encore, du dénuement et de la misère organisée qui dévore la population de l'île.

Hôpital de la Bienfaisance. Élane ferme les yeux. On voit trembler ses lèvres, tandis que les larmes noient son visage. J'ai tant de fois conté cette histoire, soupire-t-elle, après une courte pause.

Nous y sommes arrivées, maman, tante Romaine et ma cousine Mathilde, il faisait déjà nuit. La pluie tombait drue. Blotties toutes les quatre dans un coin du hangar qui servait de dortoir à celles qui venaient voir les docs arrivés de là-bas, de ces pays où tout est beau, bon, et surtout meilleur, nous avons attendu le lever du jour pour nous livrer à ces bouchers que l'on prenait pour de bons médecins-samaritains ou, encore mieux, pour des sauveurs.

Dans un hangar voisin, des femmes chuchotaient. Elles étaient là, nous avaient-elles expliqué, parce qu'elles essayaient des médicaments donnés par les médecins. On les nourrissait, on nourrissait leurs enfants, on leur donnait aussi des vêtements en assez bon état, qui arrivaient dans d'immenses *containers*. On les rassurait, ces médicaments ne pouvaient leur faire que du bien. Ce n'est pas trop mal, enchaînaient-elles.

Le pasteur nous avait conseillé de nous y rendre. La dysménorrhée me paralysait chaque mois, sans que se déclenchent les menstruations. Les femmes de la maison et les voisines disaient n'y rien comprendre. Vous seriez, avait promis l'homme d'église, bien reçues, prises en charge. Par la grâce divine, soins et médicaments sont gratuits à la Bienfaisance.

Nous sommes un samedi, en plein mois de juillet, ils m'ont conduite dans une salle. Maman et tante Romaine sont priées de retourner au hangar. Combien de temps aura duré le carnage, je n'en sais rien.

J'avais la peur au ventre en pénétrant dans la salle, j'en suis ressortie trois jours après, sans ovaires, sans trompes de Fallope, sans utérus. Lorsqu'enfin on s'est rendu compte de ce qui s'était vraiment passé à Pignon, cinq années s'étaient écoulées. Ma mère se noyait dans le désespoir, une neuvaine n'attendait pas l'autre, jour et nuit, elle suppliait le ciel de châtier les bourreaux, de leur envoyer tous les maux de la terre.

Longtemps après, j'ai su qu'ils auraient pu tout aussi bien prendre mes yeux, mes

reins – qui sont si en demande –, mes poumons, et bien d'autres organes. Ils auraient pu simplement me disséquer, me départir de tout mon être, m'arracher le cœur et, sans remords, le donner à ceux-là qui peuvent payer le prix réclamé et qui, bien entendu, le méritent.

Longtemps aussi ils ont siphonné le sang des affamés de cette île, ce sang de *nègres* et de *négresses* haïs et appauvris depuis l'aube du monde, sang honni, aspiré pour quelques misérables dollars leur permettant à peine, à ces *damnés de la terre*, de se procurer leur pitance quotidienne.

Face à la mer et à son silence, Pignon. Tant d'années ont passé. Quotidiennement pourtant, je m'y revois à mon arrivée, la nuit qui précède le dépeçage. Je n'ai, par contre, rien retenu du jour de mon départ de la Bienfaisance. Je n'étais plus la même, ou plutôt, ma mémoire titubait, j'étais devenue ô tellement vieille d'un coup. Vidé de tout, ce corps de femme qui allait sur ses 14 ans n'existait plus.

Dans mes rêves, sans cesse, surgit le chant continu des vagues et le chuchotement de la mer qui borde Pignon. Quels secrets dans ses plis ? Au fil de mes pèlerinages en ces lieux, pour tenter d'oublier ce qu'on n'oublie pas, j'interrogeais la mer. Elle n'a jamais pu révéler où finissent les lambeaux de femmes qu'on charcute par bienfaisance à Pignon.

Me voilà, aujourd'hui, à revivre cette douleur qui n'a pas de nom et à peine une voix. Elle est muette et sans visage, puisqu'elle est celle de toute une humanité déshumanisée et bâillonnée, aux quatre coins du monde, je ne suis que l'une d'elles, une parmi les autres, une de ces femmes que l'on déchire dans tous les sens dans ce monde qui les ignore, une de celles qui, à 13 ou 14 ans, ne savent rien de la dysménorrhée, encore moins de la fin des lunes, comme disent nos grand-mères. Ces femmes n'ont d'autre choix, semble-t-il, que de croire en la bienveillance, à l'innocence malveillante des bienfaiteurs. Elles sont celles que l'on arrête brutalement en pleine course. Et que l'on oblige à vieillir. Oui, dit Élane, je suis toutes ces femmes et tant d'autres femmes. Le cercle, sur moi, s'est refermé au cours des années où mes yeux se sont ouverts sur le monde. De mon corps, il ne reste qu'un lieu connu de moi seule. Là se trouve ce qui me reste de candeur et de légèreté. C'est, au-dedans de moi, ce que j'imagine comme un voile transparent, une poussière de vie tenace, une envie d'acquiescer au besoin d'être. J'ai ainsi cheminé agrippée à cette béance qui m'accompagne, et je sens encore un désir d'exister, aussi léger qu'un nuage, un voile, un reste de poussière acharnée.

Le mal en patience

Marie-Ève Sévigny

can't they see I'm a living goddess ?

BERNARDINE EVARISTO, *GIRL, WOMAN, OTHER*

Ça te met toujours en crise, d'entrer ici.

Bienvenue au Centre mère-enfant.

Comme s'il fallait absolument te rappeler que, même si ton utérus n'a jamais servi – enfin, jamais servi à *cela* –, l'État consent tout de même à te soigner les fesses. Comme si la santé d'une femme devait toujours être ramenée à l'échelle de la Pampers jetable. Ce mensonge te reste pris dans la gorge depuis ta première rencontre avec une paire d'étriers, à 12 ou 13 ans, sans que ce pavillon d'hôpital ait pour autant changé son nom ou sa déco. C'est qu'ils y tiennent, à leur projet de société.

Partout sur les murs de la clinique externe, les photos de bébés et d'allaitements attendris forment une mosaïque qui couronne un imposant tableau de mécènes. *Merci de nous mettre au monde*. Dans la salle d'attente, entre deux orgueils ventripotents, tu glisses ta fin-quarantaine anachronique. Sans doute ces futurs parents autour de toi t'ont-ils déjà casée dans le grand récit du lieu : probablement es-tu une mère de parturiente, la grand-mère de cette bedaine-là, là, près de la porte. C'est ça, tu accompagnes un ventre. Depuis que tu es entrée, tout s'évertue à te le rappeler : ici, tu es à côté.



Impression d'entrer au cocktail dinatoire par la porte des cuisines, sans avoir respecté le code vestimentaire. *Alors, on vient l'utérus vide, Madame ?*

Eh bien, non, justement. Tu leur arrives l'organe débordant – c'est le moins qu'on puisse dire. Dans ton grand dérangement hormonal, le petit coquin t'a tricoté trois fibromes, qui se goinfrent de tes estrogènes comme au grand soir du Super Bowl. Si la tendance se maintient, tu pourras bientôt les baptiser, car ta gynéco compare à quatre mois de grossesse le renflement qui te serre les jeans. Tu as rendez-vous avec elle pour explorer des solutions, malheureusement plutôt limitées. La grande majorité des Nord-Américaines a beau souffrir de ces tumeurs²⁵, pourquoi la médecine investirait-elle dans la recherche sur un organe quand celui-ci ne sert plus à enfanter ?

Ce désintérêt clinique n'empêche pas ton utérus de hurler à chaque lune, de te fendre de ses hémorragies, de te laisser exsangue, terrassée par l'anémie. Du statut

d'inutilité, le voici passé à celui de nuisance : gonflé et envahissant, il dérange ses voisins dans leur fonctionnement. À un tel point que, toi qui n'as jamais consulté de manuel d'instruction pour tes appareils électroniques, te voici à en réclamer un pour ton propre corps. Tu ne comprends plus rien. Tu as besoin d'aide.

Tu as choisi une femme-gynécologue, pour la douceur, l'empathie, la considération.

(Insérer ici les rires en boîte.)



La salle d'examen pourrait ressembler à une scène de théâtre. La table au centre du halo, tes pieds dans les étriers – tes secrets ouverts, en pleine lumière. Les entrailles remuées par une main en latex, tu sens sortir de l'ombre un chœur de grandes sœurs qui se rapprochent doucement de toi. Julie, Catherine, Nathalie, Isabelle... Tu les as tout de suite reconnues. Depuis tes premières règles dans la cour d'école, où une camarade plus âgée que toi t'a accompagnée aux toilettes, elles ont souvent changé de prénom, jamais de bienveillance. Face à la brutalité des spéculums, des mains gantées, des diagnostics fautifs et médicamentés, elles te précèdent, t'écoutent, te réconfortent. Te renseignent, surtout. Votre hygiène, vos douleurs menstruelles, vos contraceptions, vos grossesses, vos avortements. Votre périménopause.

Dans la salle aseptisée de l'hôpital, elles t'encerclent, t'embrassent, te serrent les mains, te caressent le coco. Te calment de leurs chuchotements. Témoignent de leur expérience pour te rassurer de ce symptôme soi-disant inquiétant, t'éviter cette médication, cette chirurgie inutile. Ouvrent leurs grimoires rouges pour te refiler leurs trucs de sorcières, leurs tisanes de grands-mères. Un grand cercle de sagesse occulte qui, depuis ta puberté, exaspère tes gynécologues.

Julie te raconte sa biopsie à froid de l'utérus. Infliger une souffrance aussi fulgurante, couronnée d'un choc vagal, ce ne devrait pas être légal.

LA GYNÉCO-RAMQ : *Arrête donc de bouger ! C'est toujours ben pas un accouchement !*

Tu refuses le stérilet, dont l'installation a été si infernale pour Catherine qu'elle lui a fait perdre connaissance dans le stationnement de l'hôpital.

LA GYNÉCO-RAMQ : *Voyons donc, la majorité des femmes s'en tire avec deux Advil !*

Tu renonces à l'embolisation après que Nathalie t'ait raconté « avoir accouché son fibrome » pendant quatre semaines postopératoires.

LA GYNÉCO-RAMQ : *C'est sûr que si tu commences à avoir peur de tout...*

Tu rejettes l'idée des contraceptifs oraux depuis que leur reprise a déclenché chez Isabelle une dépression sévère.

LA GYNÉCO-RAMQ : *Son médecin n'avait qu'à augmenter sa dose d'antidépresseurs...*



Deux mois plus tard, la sadique de la seringue s'est recyclée dans le domaine de la fertilité. (Bon courage, les filles !) Influencée par la rumeur, tu en viens à croire que le système public n'arrivera jamais à te soigner correctement, que seules tes économies t'assureront écoute et professionnalisme. Il y a effectivement quelque chose de rassurant

dans cette clinique privée où tu pénètres, dont la jungle de ficus géants t'évoque le confort baroque de l'aéroport de Singapour. *Détendez-vous, envollez-vous.* Ici, l'argent fera le bonheur, tu seras enfin soignée, réparée, avec délicatesse et bienveillance, un quatuor à cordes autour de ta table d'examen.

LA GYNÉCO-PRIVÉ : *Si tu ne veux ni stérilet ni embolisation, je ne vois aucun autre choix que l'hystérectomie.*

Mettons que l'atterrissage est raide. Quoi, tu as vraiment payé des Louboutin à cette femme de soie pour te voir refiler la vieille solution usée, « la seule qui reste », celle-là même qu'ont subie ta mère et ta grand-mère ? Quand la matrice fait des siennes : couic ! Compost ! Encore heureux qu'on n'y jette pas aussi la patiente. Pour tout dire, tes aïeules s'y seraient bien lancées d'elles-mêmes quand leur Grande Opération a tourné à la Grande Dépression. Gare aux chutes hormonales draconiennes !

LA GYNÉCO-PRIVÉ / LA GYNÉCO-RAMQ (en chœur) : *Si tu refuses tous les traitements que je te propose, je ne vois pas comment je pourrai continuer à te soigner !*

Pour une fois, vous êtes d'accord.



Et si tu prenais seulement ton mal en patience ? soupirent les grandes sœurs, aussi désespérées que toi. Paraît-il que les fibromes diminuent quand les estrogènes ne les nourrissent plus. Peut-être ton calvaire achève-t-il bientôt... ? À quel âge ta mère et ta grand-mère ont-elles été ménopausées ? Voilà tout le problème : l'historique de ton utérus s'arrête à 45 ans. L'âge auquel les matrices de tes aînées ont été jetées aux poubelles – celui, précisément, où la tienne te fait tourner en bourrique. Comment comprendre le langage de leur ventre amnésique, qui te parle de très loin à l'extérieur de toi ?

Et puis, « prendre son mal en patience », qu'est-ce que ça veut dire, exactement, pour une nullipare du XXI^e siècle à laquelle la médecine ne s'intéresse que pour lui vendre la pilule de l'année ? Dans le grand silence de l'univers, y a-t-il une seule blouse blanche qui consacre ses journées à percer le véritable mystère féminin – soit comment une fille peut maintenir son taux vital d'estrogènes sans que ces derniers ne lui fassent éclater le nombril à coups de fibromes ? La seule façon dont cette condition millénaire reste abordée comme une anomalie te permet d'en douter.

Car ces estrogènes dont se gavent tes tumeurs, tu en as drôlement besoin. Depuis quelque temps, leur rareté dans ton sang commence à te faire perdre la tête : migraines, étourdissements, trous de mémoire. Toi, la chercheuse dont le langage est l'outil de travail, tu n'arrives plus à soutenir une conversation. Tu demandes le miel pour assaisonner tes plats. De moins en moins mignons, tes lapsus deviennent inquiétants. Une telle aphasie que tu finis par remplir en ligne le test de troubles neurocognitifs précoces de la Société de l'Alzheimer.

À moins que ton cerveau couve un anévrisme... ?



Un 23 décembre, tu échoues en larmes chez ton médecin de famille. « Excuse-moi d'être vêtu *casual*, sourit-il, je ne travaillais pas aujourd'hui. » Douceur, empathie,

considération. Depuis 20 ans, vous combattez ensemble le dragon de ton anxiété. Pas le genre à te faire sentir qu'il est payé à l'acte, pressé de passer à la patiente suivante. Il t'écoute. T'entend. Te reconnaît. Cette universitaire avec qui il a l'habitude de discuter de littérature a rarement ramé comme aujourd'hui pour finir ses phrases. « Toi, là, tu me sembles prête pour ton petit bilan hormonal », constate-t-il simplement en pianotant l'ordonnance à son ordinateur. « Tu iras passer une échographie dans huit mois. Nous saurons alors si tes estrogènes font croître tes fibromes. Et nous prendrons le temps de discuter ensemble de la suite. »

Il enrubanne le tout d'une nouvelle incroyable : il soigne une fille pétante de santé, arrivée au mitan de sa vie. T'explique que, des premières règles aux dernières, ton corps matérialise le temps qui passe. Que vieillir n'est pas toujours une maladie, même quand l'âge se met soudain à te compliquer la vie. Que chaque femme trouve sa solution, loin du bruit et au plus près d'elle-même. « C'est l'état de la patiente qui parle. » Un poète !

Il dit qu'il va *te suivre* : tu marcheras devant, il te soutiendra, derrière.

Tu le quittes en te retenant de lui sauter au cou. Mine de rien, cet homme-là vient de te redonner le pouvoir sur ton propre corps – et avec le sourire. Joyeux Noël, ma grande !



Utérusse – au fait, qui a décidé de la nommer au masculin ? –, tu as décidé de veiller sur elle, comme sur ta propre fille. Tu te sens un peu honteuse de l'avoir ignorée durant toutes ces années, de l'avoir traitée comme un corps étranger, infantilisée comme une ado capricieuse, alors qu'elle ne faisait que déclarer ton rapport charnel au monde, au rythme des lunes et des marées.

Tu vas te faire océanographe. Inscrire dans un carnet de bord tes cycles irréguliers, 20 jours, 60 jours, 26 jours, noter les brises porteuses et les vents contraires, les volées de pluie et les nuits sans étoiles. En discuter avec ton médecin, puis continuer la route. Naviguer au gré des hormones, un peu plus à l'ouest, un peu plus à l'est : déchiffrer ton astrolabe endocrinien, en surveillant la taille de tes fibromes. Quand tu y penses, cette soudaine complexité de ton corps ne saurait mieux te préparer à l'âge.

Utérusse, tu vas la remercier. Pour la régularité suisse avec laquelle, mensuellement et pendant plus de quatre décennies, elle a jovialement déroulé le tapis rouge à ton refus de la maternité. Pour la discrétion de ses contractions menstruelles, qu'elle a toujours maintenues dans le domaine du supportable. Pour tous ses tests Pap négatifs et ses biopsies sans alerte. Pour son absence de complications lors de l'avortement.

Pour tes orgasmes hallucinants, dont elle se fait depuis longtemps la caisse de résonnance.

Ce qui vous assurera à toutes deux une sublime vieillesse. Tonitruante.

25. Juste aux États-Unis, les fibromes utérins touchent 70 % des femmes blanches et 80 % des femmes afro-américaines. Charles Kilpatrick, « Fibromes utérins », *Le Manuel MSD*, mai 2025, [<https://www.msdmanuals.com/fr>], consulté le 25 août 2025.

La ménopause d'Artaud

Catherine Mavrikakis

Dès qu'elle atteignit 50 ans, ma mère, Denise Suzanne Marchand, put commencer sa lente transformation en Antoine-Marie-Joseph Artaud dit Antonin Artaud.

La ménopause, qui l'avait frappée d'un coup sans crier gare, l'avait libérée de celle qu'elle avait dû être durant toute son existence.

Denise Marchand pouvait enfin mourir et renaître en Artaud.

Son utérus, duquel tous mes frères et moi étions sortis pas tout à fait indemnes, pouvait être relégué aux oubliettes. Notre mère en transformation n'avait plus à se soumettre à ce donné biologique qu'avaient été ses règles et ses accouchements. Elle pouvait enfin assumer ce désir qui, en elle, avait été toujours vif et franc. Celui de se glisser dans la peau d'Artaud le mômo.

Dès son plus jeune âge, elle avait espéré un jour devenir celui qu'elle appelait le même, mais ses obligations de mère au foyer, la naissance et l'éducation de tous ses enfants, les nécessités de la vie et la tyrannie du quotidien l'avaient empêchée de réaliser son impossible rêve.

Souvent elle nous lançait au visage ces phrases qu'Antonin lui avait soufflées : « Imaginez-vous quelle chose abominable c'est, que d'être enceinte. C'est comme un sexe monstrueux qui va de la tête aux pieds. » Et nous étions bien d'accord avec elle, tous mes frères et moi.

Mon père, lui aussi, avait su être une entrave à ses espoirs. Papa n'était pas du tout chaud à l'idée d'avoir épousé un éventuel Antonin Artaud. Il ne connaissait pas du tout ce type, un Français qui devait se prendre pour un autre, et il ne voulait surtout rien apprendre de sa vie. Était-il seulement mort ? Alors pourquoi en parler ainsi ? Papa se bouchait les oreilles quand maman lui récitait les textes de son idole.

Ma mère nous répétait souvent à table, alors qu'elle était dans la quarantaine, que « cela » aurait lieu bientôt. « Vous verrez, nous annonçait-elle, je commencerai à ressembler au grand Antonin dès mes 50 ans. Je suis allée voir la gynéco et j'en aurai bientôt fini avec mes règles : je vais être en ménopause et je pourrai faire tout ce que je veux. Je posséderai enfin ce corps sans organe, ou sans cet organe plein de sang, ignoble réceptacle d'une vie décidée d'avance. Vos vies, les enfants. »

Mon père se fâchait et lui disait, tout de go, menaçant : « Si tu veux être cet ignoble petit bonhomme d'accord, mais cela sera sans moi, parce que moi, si jamais tu deviens ce mec louche, je demande le divorce. » Ma mère ne comprenait pas la résistance de son mari à son désir de changement. Oui, d'accord, tant qu'elle pouvait mettre bas, elle serait fidèle à son sexe biologique, mais dès que la corrida hormonale serait terminée,

elle pourrait abandonner son personnage de femme et enfin embrasser sa vraie existence. Mon père, dont toute la famille grecque avait émigré à Marseille, lieu de naissance d'Artaud, aurait quand même dû comprendre qu'elle voulait être, elle aussi, une Nalpas, comme sa mère à lui, Artaud : une fille de la Grèce en France. Ne savait-il pas qu'elle l'avait épousé, lui ce vaurien d'époux hellène, pour être plus proche des origines levantines d'Antonin ? Comment ne l'avait-il pas deviné ? Quel bêta !

À 50 ans, donc, grâce à sa toute nouvelle infertilité, à la séparation d'avec mon père (qui n'avait pas attendu que ma mère soit Artaud pour la plaquer pour une bonne femme plus jeune) et à sa psychanalyse, maman put enfin accéder à son désir. Elle nous annonça sa grande nouvelle un matin, d'une voix aigüe que je reconnus tout de suite comme appartenant à Artaud. Oui, maman avait déjà ce matin-là cette voix unique qu'il avait prise lors de sa performance radiophonique intitulée « Pour en finir avec le jugement de Dieu », que maman nous avait fait entendre chaque matin, au petit-déjeuner, dès notre plus jeune âge. Et je fus ravie de reconnaître cette voix familière s'exprimer ainsi :

« Voilà, j'ai appris hier que je commence ma métamorphose, mes enfants. Vous m'avez vue chrysalide, vous me verrez papillon, et quand je me poserai délicatement sur vous, vous pourrez en fermant tendrement les yeux, murmurer mon nom d'Antonin Nalpas. Je vais naître autrement grâce à la ménopause. Parce que, nous annonça-t-elle en copiant son double, *ce n'est pas une façon de naître, que d'être copulé et masturbé neuf mois par la membrane, la membrane baillante qui dévore sans dents.* »

Souvent, lorsque nous étions enfants, tous mes frères et moi nous espérions que maman se transforme en Antonin Artaud malgré ses règles. Nous ne comprenions pas en quoi ce retour mensuel du sang l'empêchait d'embrasser son véritable être. Mais apparemment, il lui fallait en finir avec tous les ovules de son corps, user son utérus jusqu'à la corde et se purifier totalement de la souillure pour parvenir à la transformation.

Maman commença donc à devenir Artaud en 1975. J'avais 14 ans, elle venait de fêter ses 50 ans, le 31 mai. Cet été-là, les médecins diagnostiquèrent une maladie mentale à notre mère et elle dut recevoir des électrochocs afin d'aller mieux. Le docteur qui nous reçut tous mes frères et moi à l'hôpital nous demanda si maman avait parfois été étrange avant la dernière année. Il nous parla d'une psychose associée à la ménopause. Le débalancement hormonal et la fin des règles conduisent souvent, apparemment, à un grave dérèglement psychique, que le manque d'œstrogènes et l'absence de leur rôle neuromodulateur créent. Nous rassurâmes le grand médecin. Maman avait été une mère exemplaire. Elle avait attendu la ménopause pour vouloir se transformer, et voilà que nous étions tous plus ou moins élevés. Elle pouvait faire ce qu'elle voulait. « Non, non, il n'y avait rien à signaler », c'est ainsi que nous conclûmes notre réponse à la question du médecin. Celui-ci nous regarda perplexe et réitéra son diagnostic et son traitement : psychose ménopausale d'une part et électrochocs et hormones, d'autre part.

De la nécessité de recevoir des électrochocs, maman fut à la fois ravie et bouleversée. Comme Artaud, elle connaissait la douleur de cette thérapie infâme à l'électricité et comme Artaud, elle pouvait dénoncer en hurlant toute cette supercherie

qu'est la santé mentale et la médecine moderne.

En 1977, alors que ses règles revinrent quelques mois à cause du traitement hormonal, maman tomba dans un état de neurasthénie profonde. Je la visitais à l'hôpital tous les jours et un soir elle me dit en rage : « Ils m'ont eue, ils m'ont réinventée en Denise, les salauds, les ordures... J'ai à nouveau mes règles. Je ne peux plus être Artaud dans ces conditions, quelle horreur ! »

Mais ce passage à vide fut heureusement de courte durée. La médecin G. Ferdière retira, à la demande de Maman, le traitement hormonal. Le sang ne s'écoula plus entre les cuisses de celle qui nous avait mis au monde, tous mes frères et moi. Maman put retourner au lent et patient travail de transformation de soi que seule la ménopause pouvait lui offrir.

Ce n'est qu'en 2017, 2 ans avant sa mort, alors qu'elle nous avait défendu de fêter les 92 ans de Denise (morte à ses yeux depuis belle lurette), que ce qui restait de mère nous annonça que sa métamorphose était enfin totale. Les prochaines années, elle n'aurait plus à penser à devenir Artaud, mais bien à le rester.

Et en effet, à la fin de sa vie, NotremèreArtaud vociférait avec brio contre le père-mère. Elle invectivait sans cesse de façon magistrale tous mes frères et moi et puis aussi son médecin, la docteure G. Ferdière, qui fut fidèle à NotremèreAntonin jusqu'au terme de son existence et qui, à mon avis, lui administra une dose très forte de morphine pour l'aider à mourir.

Maman, dans les deux dernières années, était formidablement devenue Artaud. Elle nous reprochait de « coqueter avec l'ignoble », nous accusait d'être du côté des Américains et de forcer les enfants à se soumettre à l'épreuve de la liqueur séminale.

NotremèreAntonin s'était fait copine avec une de mes amies qui possédait un doctorat sur l'œuvre du poète. Avec l'aide de cette spécialiste, chaque jour, maman recopiait un passage de l'œuvre du poète, pensant que c'était elle qui l'écrivait. Elle avait envoyé des missives à tous les amis et toutes les connaissances d'Antonin que Sarah, ma grande amie, lui avait dégoté-e-s. Dans ces lettres, elle annonçait qu'il était là, que tout le monde pouvait venir le voir.

Et en effet, Il était là. Parmi eux, en elle, à l'hôpital psychiatrique où il se cachait sous le nom de Denise Suzanne Marchand. Mais il ne fallait pas s'y tromper. Cette femme qui avait été jadis réglée et dont l'utérus avait enfanté trop de monstres humains, était morte en 1975, elle avait failli renaître en 1977, mais voilà qu'elle était tout à fait morte et que seul Antonin Artaud vivait chaste en lui-même.

Quand NotremèreAntonin mourut après 44 ans de vie en Artaud, tous mes frères et moi louâmes la salle du Théâtre du Vieux-Colombier, où Antoninmaman avait donné une célèbre conférence le 13 janvier 1947, intitulée « Histoire vécue d'Antonin Artaud, tête à tête par Antonin Artaud ».

Ce soir-là, pour célébrer NotremèreAntonin, tous mes frères et moi fîmes quelques improvisations sur le thème du vieillissement et nous finîmes par crier triomphalement : « Vive la ménopause d'Artaud ! »

Le grand Antonin n'aurait pas su mieux dire.



Monique Régimbald-Zeiber, *Ta gueule* (vers 1994)
Acrylique sur toile de coton, 31x41 cm
Photo : Anna Lupien

M... comme ménopause

Monique Régimbald-Zeiber

Je te vois venir, là ! La grosse évidence.

... annoncée, prévue et ... imprévisible.

Et on s'étonnera quand même... et on se dira : « Déjà ! »

Jointures, enflures, rougeurs, chaleurs... le froid et le poids.

Le sec.

Tous ces maux qui bordent le passage obligé vers ...

N'être plus objet de désir.

LIBRE

Regarder et comprendre autrement.

LIBRE

Se savoir désirante autrement.

LIBRE

Corps libéré : du calendrier, du regard des autres, des fantaisies et caprices de la mode.

Corps décrit, compris, prédit, prescrit, promis, programmé, corps de service.

LIBÉRÉ LIBÉRÉ LIBÉRÉ.

Autrement LIBRE.

Se voir partir et se savoir enfin LIBRE.

Nous sommes dans un atelier tout blanc et très lumineux.

Partout... sur les murs, par terre, posées, accrochées, suspendues, récitées, murmurées, criées, des œuvres de femmes. Ensemble, là, elles font corps. Elles sont sans âge.

Douze ans. La petite siffle à sa mère : « Ta gueule ! Toi pis ta gang de ménopausées ! »

« Ta gueule » : une injonction ? « Ménopausées » : une injure ?

Ben voyons.

Voyons voir.

Voyons, voyons, voyons.

BEN VOYONS DONC !

Tous ces mots qui bordent le passage obligé vers ...

TA GUEULE... Mot d'ordre.

MÉNOPAUSE. Retrouvailles.

De quoi avons-nous peur, NOUS qui avons tant de GUEULE ?

Fi madrasat al hob...

À l'école de l'amour

Yara El-Ghadban

1995. J'ai 19 ans et je suis en pleine révolte. Je viens de faire l'amour dans une petite chambre de résidence au conservatoire de musique. Avec un homme qui a 14 ans de plus que moi. Il est pianiste, comme moi. Il est réfugié, comme moi. Lui fuyait la misère après la chute du communisme en Bulgarie. Nous nous étions rencontrés la première fois derrière les coulisses, le jour des auditions pour le conservatoire.

— Je ne savais pas qu'il y avait des pianistes en Palestine, me dit-il.

— Et moi, je ne savais pas qu'il manquait de pianos en Bulgarie.

— Juste assez de pianos, mais trop d'oreilles derrière les murs. Et toi ?

— Pas assez de pianos, et trop de murs, tout court.

Rires complices : la pianiste révoltée et le virtuose dissident. Qu'importe l'écart entre nos âges, alors que l'histoire nous a rassemblés ?

Je rentre à la maison. Ma mère m'attend dans la cuisine. Je n'ai jamais vu cette expression sur son visage. Un mélange de rage, de déception, de peur, le tout emballé dans une froideur réprimée. Sans un mot, elle me rend mon journal. Il est ouvert, évidemment lu. Je ne dis rien. Pas de réplique, seulement un sentiment d'indignation teinté de soulagement. Un secret de moins à cacher. Pour ma mère, la perte de ma virginité signifiait la perte de ma vie. À ses yeux, je suis devenue séropositive, condamnée à une existence marginale, sans avenir. Elle me bombarde de pourquoi, espérant un prétexte, n'importe quelle raison pour justifier mon crime.

Face à la rage de ma mère, je suis étonnement calme, confortablement carrée dans un je-m'en-foutisme serein. De toute façon, rien n'est plus le même depuis quelque temps. Elle ne cuisine plus comme avant. Sort, elle aussi, tard le soir avec une amie arabe divorcée. Je ne peux m'empêcher de remarquer son corps. Elle a maigri. Tellement que nous avons désormais la même taille. Des rides se sont creusées sur son visage laiteux là où ses joues étaient pleines.

Non rien n'est plus comme avant. On s'évite... On s'évite depuis longtemps. J'avais appris qu'elle avait fait enlever son utérus une fois seulement l'opération terminée. Je devais aller la chercher à l'hôpital. Elle n'était pas malade, mais apparemment le médecin lui avait recommandé l'opération pour éviter le cancer plus tard. C'était il y a un an. Ça me semblait d'une telle violence.

Or, contrairement à ce qui arrive généralement, l'hystérectomie ne lui a pas fait prendre du poids. Elle s'est mise au sport, s'est inscrite dans des ateliers de fleuriste, a repris des cours d'anglais et de français. Ma mère a rajeuni malgré les rides.

À présent, je me demande si ce n'était pas, comme pour moi, son acte de rébellion, rébellion contre le rôle qu'on lui a assigné depuis le jour de son mariage, contre la maternité, avec tout ce qu'elle lui imposait de devoirs et d'obligations. Et si c'était le cas, pourquoi m'en veut-elle ?

— Pourquoi as-tu fait ça !

Je n'ai aucune justification.

Parce que je l'aimais ? Peut-être. Une raison qui ne suffit pas à ses yeux.

Parce que je voulais me révolter ? Oui, en partie.

Mais la seule vérité est celle que ma mère ne pourrait jamais accepter.

— Et pourquoi pas ?

Déstabilisée par l'absence de remords, ma mère brandit son arme ultime.

— Je le dirai à ton père ! Adieu la musique ! Adieu la liberté ! Tu entends ?

Je lui renvoie sa menace.

— Qu'il le sache ! Peut-être qu'il jugera bon enfin de quitter sa pute là-bas pour nous rejoindre !

— Tais-toi ! Dès demain tu seras au Liban ! As-tu compris ? Tu ne reviendras plus jamais ici !

Je ris.

— Le Liban ? N'est-ce pas toi qui m'as poussée à y aller l'été passé ? N'est-ce pas toi qui as demandé à ma tante de faire de ta fille une femme à marier ? Eh bien voilà, Maman ! Tu as bien réussi ! Ta fille est devenue une grande séductrice ! Dis-moi, Maman, as-tu lu la partie où je parle de ses yeux café et de ses cils de bébé ? As-tu déjà été portée au lit dans les bras d'un homme de 6 pieds 4 ? Tiens, c'est écrit ici vers la fin ! As-tu déjà fait l'amour complètement ivre ? Et sais-tu ce qu'on dit des Arabes, Maman ? Eh bien c'est du *BULLSHIT* ! Ce ne sont que des frustrés en manque et de FOUTUS mauvais amants, comme...

Elle me gifle. Ma joue est en feu.

Je l'attendais cette gifle.

— T'as raison de ne pas avoir peur, c'est pas toi qui payeras le prix.

Ma mère s'effondre en larmes. Je me tais. Par cette phrase, elle m'a désarmée, car sa constatation est aussi cruelle, aussi injuste qu'elle est vraie. Ce n'est pas moi mais Maman qui sera jugée, celle qui sera accusée par son mari absent d'avoir mal élevé sa fille. La culpabilité me noue la gorge. Moi qui voulais punir mon père, j'ai blessé à la place ma mère, celle pour qui je m'étais révoltée.

Nous restons là, elle et moi, adversaires dans une guerre qui ne nous appartient pas. Elle s'essuie les larmes. Je veux lui donner un câlin, mais je n'y arrive pas. Elle prend sa sacoche et se dirige vers la porte.

— Où vas-tu, Maman ?

— Chez Adonis.

J'hésite.

— Je peux venir ?

— Comme tu veux.

Je monte dans la voiture. Fairuz chante l'amour. Sa voix remplit la cabine de douceur. Nous ne parlons pas. Nous écoutons. Elle et moi, chacune dans ses pensées.

Chez Adonis, on se départage la tâche : à moi les marinades et les fromages – akkawi, halloumi, olives libanaises et navets – pendant qu'elle s'occupe des fruits et légumes. Je la rejoins devant la boucherie. C'est vendredi soir. Le comptoir est bondé. Le vieux boucher, chef d'une petite troupe de jeunes hommes fourmillant partout, donne des ordres. À l'appel du numéro de ma mère, c'est lui, le vieux, qui répond. Est-ce de la déception que je vois dans les yeux de Maman ? Pourtant, il est le plus expérimenté. Il sait exactement quelle coupe de viande sied à quel plat.

Soudain, un jeune boucher vient vers le chef. Il lui murmure quelques mots. Le vieux hoche la tête et donne le relais à son acolyte.

L'homme n'est pas tellement plus vieux que moi. Vingt-cinq ans peut-être. Il a les traits fins, des yeux tendres presque mélancoliques. Les cheveux bruns ondulés. C'est un bel homme.

— Bonjour Madame..., dit-il à ma mère, *Shta'nalik...* Vous nous avez manqué...

Ma mère sourit. Elle sourit comme une jeune fille. Ses joues tout à coup roses, ses rides remplies. Elle lui dit qu'elle voulait passer plus tôt, mais que la tempête de neige l'avait dissuadée.

— *Iza heik ma'leh...* Si c'est juste la tempête, j'en suis soulagé. Je me suis habitué à votre beau visage chaque mercredi. Quand vous n'êtes pas venue avant-hier, ni hier, je me suis inquiété...

Ma mère sourit encore, toute gênée. Le bruit autour se dissipe. Comme s'il n'y avait dans cette épicerie pleine à craquer que lui et elle. Comme s'il était le seul derrière le comptoir, elle, la seule à demander de la viande.

Il hésite avant d'ajouter...

— Maintenant que je vous revoie, cela fait ma journée... Je dormirai mieux ce soir. Comment..., reprend-il, comment puis-je vous aider aujourd'hui ?

— Euh... Un kilo de viande hachée moitié agneau, moitié bœuf..., répond ma mère d'une petite voix. *Zidli elliyyeh allah ykhalik...* Un morceau bien gras je t'en prie, c'est pour le kébab.

— *Min albi*, je vous l'offrirai du fond de mon cœur...

Avant de disparaître au fond de la boucherie derrière, il fait les cent pas, puis d'une voix à peine audible, il chuchote :

— Je vous sers votre viande depuis des mois, mais je n'ai jamais eu le bonheur de connaître votre nom...

— Amal.

— L'espoir... Je savais que ce serait un nom profond de sens et de beauté.

— Merci...

— Je vous amène votre viande... Amal...

Quelques minutes plus tard, il revient avec la viande parfaitement emballée. Ma mère tend la main. Il avait enlevé ses gants. Leurs doigts se touchent. Je remarque une carte camouflée sous le paquet. Il la glisse dans la paume de ma mère.

— Pour vous. À mercredi prochain...

— *Shukran...*

— Adam.

— *Shukran* Adam... Merci.

Distraite, ma mère me donne la viande que je place aussitôt dans le chariot déjà chargé. Nous nous éloignons, mais je sens les yeux mélancoliques du jeune homme posés sur ma mère, suivant ses moindres gestes.

— Maman, qu'est-ce que c'est ?

— Une carte ...

— Mais ouvre-la !

— Ici ? Non !

— Mais oui, il est en train de regarder.

Nous ne sommes plus mère et fille. Nous sommes deux complices par rapport à un secret. Elle ouvre la carte. Il y a inscrit à la main un poème en arabe. Quelques vers de Nizar Kabbani, le poète de l'amour.

*Votre amour, madame, m'a fait entrer dans les cités de la tristesse,
Et moi, avant votre amour, je n'étais jamais entré dans les cités de la tristesse,
Je ne savais pas que les larmes sont l'humain,
Que l'humain sans tristesse n'était que le souvenir de l'humain.*

*Votre amour m'a appris à être triste,
Et moi, depuis des siècles, j'avais besoin d'une femme qui me rende triste,
D'une femme dans les bras de laquelle je pleurerais comme un oiseau,
D'une femme qui rassemblerait mes parties comme les morceaux d'un vase brisé.*

*Votre amour, chère dame, m'a enseigné les pires manières,
Il m'a appris à regarder ma tasse mille fois en une nuit,
À tenter les remèdes des guérisseurs et à frapper aux portes des voyantes,
Il m'a appris à sortir de chez moi pour errer dans les ruelles,
À poursuivre votre visage sous la pluie entre les feux des automobiles,
Collecter de vos yeux des millions d'étoiles.
Ô femme, qui as assommé le monde, ô ma douleur, ô douleur des nays²⁶*

Une rose rouge séchée est tendrement placée au centre de la carte, blottie contre les mots de Kabbani.

– Il est amoureux de toi, Maman ...

Elle ne dit rien. Elle n'a pas à dire quoi que ce soit. En ce moment, elle rayonne. Toute sa féminité, sa lumière, sa sensualité. Je la regarde encore, et soudain, je ne vois plus ma mère, ni une complice. Je vois une femme. Une belle femme. Une femme en pleine possession de son corps, de sa puissance, de ses désirs.

Que sais-je de l'amour au fond ? Rien. Que sais-je de la révolte ? Que sais-je du chemin que doit traverser une femme vers son propre corps ? Je suis censée être au début, elle, à la fin. Qui décide du début et de la fin de l'amour ou du désir d'une femme ?

2025. J'ai 49 ans. Le mot *ménopause* circule autour de moi. Comme un sort, comme un destin. Chaque fois que j'entends ce mot, je revois la rose et le poème offerts à ma mère, à ses 49 ans.

26. Niza Kabbani, « L'école de l'amour ». Il existe plusieurs versions et traductions du poème. Voir, entre autres, *Nizar Kabbani, poèmes chantés et autres succès*, présentation et traduction Mustapha et Abdelkrim El Kasri, Rabat : Éditions Marsam, 2007. « *Nay* » renvoie à *flûte* en arabe. Le poème est bien connu dans le monde arabe, grâce au célèbre chanteur irakien Kadim Al Sahir, qui l'a interprété.

F(r)action

Lynda Dion

je fais corps avec toi je suis nous ma fille j'arrive à la fin où nous commençons
maman un corps débarrassé les entraves ont un goût de métal fondu dans la bouche je
nous désassemble je nous rassemble je nous ressemble absolument je commence avec
elle la première du nom la mère de toutes les mères la mienne

je lui en fais baver elle affecte de ne pas (sa)voir le regard dégoûté qui découpe qui
massacre les chairs qui m'effraient je redoute le gras le mou du ventre le corps est une
bête indomptable jetée dans un enclos qui pue la merde on va voir ce qu'on va voir ce
corps pas question jamais non pas moi je le jure sur la tête de sa mère avant elle

ceci est mon corps ceci n'est pas mon sang j'apprends vite la détestation de soi le
corps déserté méprisé de la mère par la mère corsetée d'exigences par le père avant tout
l'absence de sexe entre eux son désir à elle inassouvi le vide affectif la charge virale
indétectable je gobe tout j'avale j'engrange la rébellion se prépare je cherche une voie de
sortie un autre corridor

la puberté fourbit ses armes dilapide ses munitions l'évidence la ressemblance
l'espace clos elles se rapprochent les cloisons les histoires *miroir miroir* je suis
poursuivie le récit étend ses tentacules la pomme empoisonnée le loup dans la forêt
l'enfant voudrait enterrer ses cailloux pour semer le beau prince trouver une issue la vie
n'est pas un conte de fées je refuse le miroir est aussi une fenêtre je m'échappe dans
l'interstice le plus loin possible je deviens apparence transparence je disparaïs
méthodiquement j'essaie très fort d'exister dans ce corps qui n'est pas mon corps de la
viande avariée en comparaison l'étal du boucher est bien propre

nous sommes à vendre découpées en quartier tranchées hachées menu en gros
morceaux la répugnance a un prix je passe à la caisse le ventre se gonfle et gonfle la faim
est sans fin je t'en supplie maman dis-moi que je suis belle n'est-ce pas que nous
sommes qui nous sommes pour personne d'autre un corps puissant tout-puissant avec
ses cycles et ses saisons célébrons il n'est pas trop tard maman pour tout reprendre du
début cette autre histoire perfide de pomme et de serpent

je quitte le jardin début de l'âge adulte je reviens à la forêt où nous existons de toute
éternité je sens monter la sève je l'appelle je dis son nom *Jouissance* se dévoile sans
attendre le corps déploie ses pétales s'ouvre et s'expose se disperse aussitôt trop souvent
chaque fois devant l'épée le sexe de l'*Autre* brandi comme une arme

Jouissance n'est pas un corps à prendre mais un corps qui se donne et se donne
encore malgré quand même un corps qui consent et qui reçoit si rarement je crève de
froid et de faim on va voir ce qu'on va voir jamais pas pour moi je le jure sur la tête de la

mère de ma mère et de toutes celles qui sont venues avant *Jouissance*

qui s'accroche toujours elle reste et patiente et rugit voilà qu'elle vient sans hésiter
elle arrive quand je l'appelle j'épelle son nom ruisselle dans ma bouche

Jouissance

un jour le corps connaît une métamorphose sans précédent du fond de ses
entrailles la terre remue dans mon ventre mon sang n'a pas coulé une autre femme
prend corps dans mon corps maman nous devenons un corps commun c'est inouï c'est
inespéré le corps gonfle se gonfle de vie cette fois la chair de ma chair tendre

une nouvelle vie commence attachée arrachée à la mienne j'ai changé de camp
maman je feins de ne pas (sa)voir le regard dégoûté qui découpe qui massacre les chairs
le gras le mou du ventre qui se durcit s'arrondit avant de se vider de donner vie

mon corps depuis miroir grossissant

mon corps est angoissant pour l'enfant qui devient femme à son tour l'enfant qui
résiste qui déteste qui rejette qui espère un autre corps ceci est mon sang la troisième du
nom porte un héritage même si elle n'est pas une mère pas encore peut-être jamais
qu'importe son ventre qu'il soit pêche ou melon ses graines ont déjà accouché d'une
plante en santé qui donne des fruits savoureux

je voudrais que l'enfant sache maman je voudrais lui dire le corps débarrassé du
métal comme il est bon je voudrais lui parler de *Jouissance* l'insoumise malgré ce qu'on
dit ce qu'on invente ces fictions fabriquées pour endiguer ses flots tout/trop puissants
pour la maintenir dans ce clos encore qui délimite qui prédit qui prévient l'inéluctable la
condamnation les grandes chaleurs les plis la vieille peau la sécheresse vaginale il paraît
que et que

qui d'autre peut savoir et nommer ce qui survient quand la chair se repose se
dépose

vieillir dans un corps de femme quand il n'y a plus rien à attendre ou à espérer du
regard d'autrui épouser ses contours ses fuites ses retenues ses envies de dévoration
aussi sa lenteur sa folie sa solitude

un jour le corps devient carcasse c'est l'apaisement

le miroir se transforme en flaque d'eau les périmètres éclatent le regard libère enfin
le miroir est un lac une étendue dans laquelle se mirer avec le ciel qui veille par-delà les
forêts le corps ne joue plus à être un autre il me rappelle à lui

je suis nous j'arrive à la fin où nous commençons ensemble je suis fraction multiple
une faction.

S'ACCROCHER

ou l'année du poisson

Claudia Larochelle

Il s'en est fallu de peu pour qu'elle ne réussisse pas à éteindre d'un seul souffle le feu des douze bougies du Dollarama. Je m'en suis voulu de ne pas lui avoir administré avec plus de diligence les capsules de probiotiques censées la protéger des virus. Le rhume a toujours été plus violent pour ma fille que pour mon fils, s'emparant de son corps chétif, le malmenant jusqu'à lui faire manquer plusieurs jours de classe chaque année. On en profite alors pour se claquer des séries à la chaîne, emmitouflées l'une contre l'autre dans la couverture porte-bonheur tricotée avec amour par ma grand-mère Denise. Même au seuil de l'adolescence, Ophélie croit encore à l'effet magique du long tricot beige. Mon fils, lui, semble auréolé d'une protection naturelle contre toutes les agressions extérieures. Il file dans la vie sans savoir encore qu'un jour, on lui trouvera une ressemblance physique avec Alain Delon, tant il est beau, l'œil farouche et joueur derrière ses longues mèches blondes en bataille. Quand il sourit, c'est un calvaire de se retenir pour ne pas embrasser le creux de son cou chaud. Enceinte, je priaïis pour que mes petits ne soient pas affublés d'un défaut physique semblable à celui qui m'a dérobé la candeur de ma jeunesse.

J'ai cherché en vain une photographie de moi à 12 ans pour la montrer à ma belle fête. Enrhumée, mais pas moins fière d'entamer à la fin de l'été sa première secondaire à Robert-Gravel. J'aurais pu coucher devant la porte de l'école pour lui assurer une place au sein de cette rare institution publique montréalaise dédiée aux arts de la scène. Ophélie veut jouer. En particulier des tragédies. Elle a une confiance de diablesse qu'elle ne tient pas de moi. Ni de son père d'ailleurs. Vu son prénom, elle connaît par cœur quelques répliques d'*Hamlet*. Et, surtout, elle sait nager comme une grenouille. On n'est jamais trop prudentes quand on connaît la fin de l'héroïne shakespearienne.

Quant à ce cliché de ma jeunesse, j'ai beau farfouiller des heures, la tête plongée dans de vieilles boîtes poussiéreuses, je n'en trouve aucune avant mes 20 ans, quand j'ai su mieux maîtriser l'art du camouflage. Je suis née tachée. Une marque de naissance café au lait qui recouvrait la moitié de ma joue droite. J'étais mignonne, mais. De loin. J'ai refoulé mes larmes puisque ça aurait pu être pire : un bras, une jambe, ou n'importe quoi de manquant, voire un bec de lièvre, une tache de vin à la Gorbatchev, une leucémie fulgurante. J'allais devoir éviter les lamentations de gamine privilégiée de la classe moyenne, voir le verre à moitié plein, et, à mon sacrement du pardon, confesser mon envie de ressembler aux plus jolies fillettes du quartier, puis remercier le petit Jésus pour ma chance, déjà, d'être en santé. Tout de même. Cette imperfection a façonné le

regard d'autrui sur moi, du berceau à la cour d'école, jusque dans le lit de mes premiers compagnons que je fuyais en vampiressa après la nuit de peur d'être démasquée dans la clarté du jour. J'ai évité les regards sur moi, me fondant dans les groupes pour ne pas me faire repérer. Retombant sur mon défaut de fabrication, des mèches de cheveux parachevaient ma dissimulation. *Il y a quelque chose de sidérant dans la facilité avec laquelle nous nous laissons persuader que, pour être désirés et aimés, nous devons éliminer tout ce qui nous rend singuliers*, écrit Mona Chollet dans *Beauté fatale*.

À la fin de ma vingtaine, le fond de teint correctif, l'élargissement normal des tissus de la peau et des traitements au laser m'ont délivrée du mal, amen. Un appareil dentaire pour replacer quelques dents croches et des lentilles cornéennes transformeraient le vilain petit canard de la Rive-Sud en une splendeur montréalaise.

Avec une date de péremption.

Dans l'attente de cette expiration, j'ai disposé de 20 ans pour profiter de l'ivresse d'une vanité auréolée de quelques trahisons, de jalousie, de harcèlement et d'abus ordinaires d'avant le #MeToo salvateur instigué par des femmes célèbres de mon âge aux États-Unis. Surtout, j'ai savouré les compliments, les invitations, les faveurs et tous les plaisirs. La jeunesse était le parfait subterfuge aux vices et à la déraison, ceux des femmes, mais encore davantage ceux des monstres aux longues mains, incapables d'entrevoir le raz-de-marée qui les ramasserait. Un doux baume sur quelques cicatrices à propos desquelles j'ai déjà publié.

Or, je n'avais jamais pu écrire sur l'obsolescence programmée des femmes. Jamais avant aujourd'hui. Jamais avant de réaliser ma propre désuétude, à quelques jours du douzième anniversaire de ma fille, l'approche imminente de ses premières règles et l'absence des miennes depuis bientôt une année complète. Jusqu'alors, j'avais cru l'expression réservée aux électroménagers. À bien y penser, je me sens depuis quelques années comme une laveuse qui n'essore plus, laissant à la manière d'un drapeau en berne mes chairs moites et désordonnées sur lesquelles perlent mes pensées jadis aptes à s'organiser dans un ballet harmonieux et efficace. Désormais, aller en ondes en tant que journaliste, faire face à la pression de livrer un discours empreint d'idées claires et convaincantes me demandent un effort considérable. Je doute de mon intelligence, de mes compétences, de tout ce que j'ai longtemps cru inaltérable. *Nous sommes convaincues de présenter un défaut, une déficience fondamentale, irrémédiable. Cette culpabilité s'insinue dans tous les recoins de notre psyché. Elle draine notre énergie en la retournant contre nous-mêmes. Elle provoque mille et un renoncements, petits ou grands. Elle voue à la négativité et à la mortification des pans de nous-mêmes qui, sans cela, pourraient s'épanouir. Elle corrode notre être de l'intérieur, comme si les aléas de la vie ne s'en chargeaient pas déjà suffisamment*, note encore Mona Chollet, cette fois dans *Résister à la culpabilisation*.

Pour pallier les lendemains précaires, prise d'une urgente envie de transmission, d'être utile autrement que dans l'œil scrutateur du public, je me consacre avec plus de ferveur à l'enseignement de la littérature. Dans une salle de cours, je sais être cette autorité vieillissante qui parle des grands noms de la littérature d'ici et d'ailleurs. Je peux même trébucher sur une date ou un temps de verbe. On en rit. J'ouvre alors les fenêtres qui donnent sur le campus face au Lac Saint-Louis, rêvant de la fin de session et aux baignades consolantes dans les chalets loués avec les copines. Pour elles comme pour

moi, *Les Dames du lac*, telles que nous aimons nous appeler sur le bord du Lac Brome, l'eau devient l'élixir de notre second printemps. *La nage et le ski induisent une forme de liberté : on peut, sur une piste comme à la surface de l'océan, décider de sa direction, du chemin que l'on va suivre. On aborde ces espaces comme bon nous semble*, déclare Chantal Thomas dans *Souvenirs de la marée basse*. Enfin – et ce trait commun me tient à cœur –, ces deux activités ne laissent aucune marque : *contrairement au randonneur, dont le sentier est parfaitement matérialisé, ancré dans le sol, il ne reste rien derrière le nageur et le skieur, si ce n'est une trace aussitôt disparue. Cet effacement, cette absence de mémoire se combinent avec ma vision de l'existence, mon attention à l'instant et au sentiment d'impermanence...* Propulsée dans l'intemporel, je reprends forme et m'élève sur le dos d'un geyser imaginaire. Dans mon maillot un peu trop étriqué, je renonce aux petits cailloux que Virginia Woolf a glissés dans ses poches avant de se laisser mourir dans l'Ouse, la rivière près de Monk's House, sa maison de Rodmell en Angleterre, le 28 mars 1941. Elle avait 59 ans. Bien que je ne sois pas sans ignorer que l'écrivaine luttait depuis longtemps contre des troubles de santé mentale, je ne peux m'empêcher d'imaginer que les symptômes de la ménopause ont peut-être eu raison du reste, la poussant désarmée dans ses derniers retranchements. En cette époque de progrès, peut-être que mon cocktail d'EstroGel, de Prométrium, d'Oméga 3 et d'Effexor lui servirait d'armes au bataillon.

Sur le rivage, à travers les grands arbres, fusent les rires de mes Dames complices. Parmi les bouquins qu'on ne lit pas, les tubes de crème solaire et les bouteilles de rosé – que notre foie ne métabolise plus comme avant, hélas ! - elles me ramènent à la vie et m'élèvent. Dans *Femmes qui courent avec les loups*, Clarissa Pinkola Estés plaide pour un retour aux sources, et nous rappelle de tenir bon : *Accrochez-vous. Vous trouverez ce que vous cherchez. [...] la femme qui retourne à la nature instinctuelle et créatrice va revenir à la vie. Elle va vouloir jouer, grandir, se développer encore, en ampleur et en profondeur. Mais avant, il va lui falloir effectuer un nettoyage.*

Dans les plans d'eau que je squatte à travers le Québec comme une *junkie* en mal de sensations fortes, j'ai cette impression nouvelle de me délester de plusieurs couches de peaux aux vaniteux desseins, de les laisser aux bêtes aquatiques qui n'ont que faire, elles, des miroirs aux alouettes.

M'accrocher donc. M'accrocher et laver mes craintes, mes chaleurs, ma colère, mes peines, sûre d'y d'abandonner dans un sillage salvateur mes attentes impossibles de performance, d'être vue et désirable encore. Dans les médias à la merci desquels je me suis trop souvent retrouvée – et pour des bouchées de pain –, mais aussi dans le regard des hommes que j'ai adoré séduire, cherchant dans leur œil la légitimité d'exister. Quelle bêtise que cette galère dans laquelle j'ai tant sombré, m'ensevelissant d'exigences infernales de perfection qu'ils n'auront jamais envers eux-mêmes ! J'y ai laissé ma santé, abusant de forces que j'aurais mieux fait d'investir dans les soins apportés à celles et ceux qui comptent vraiment. S'il n'y avait qu'un seul privilège au vieillissement, d'amorcer cette renaissance à la mi-temps de ma vie, ce serait celui de pouvoir enfin tirer une sincère satisfaction de l'abandon de priorités, devenues caduques, liées à des glorioles aux arrière-goûts amers.

Je suis devenue toutes celles dont je me moquais un peu jadis, préférant désormais

brasser la terre de ma plate-bande au printemps, savourer la vue de l'éclosion des bourgeons, solliciter l'attention des bébés de la ruelle babillant dans les bras de leurs parents, compter les chats dans la rue, m'exalter devant leur pelage et fuir les soirées interminables dans les bars où j'ai aimé refaire le monde, en m'enivrant encore et encore jusqu'à oublier quelques frasques que je tente de me pardonner. Je retourne alors aux livres, cette religion qui ne m'aura pas déçue grâce aux voix de celles qui m'apaisent. *Certes, il y a le passé, le tribunal intérieur traquant les erreurs, pris au piège de l'amertume et de la nostalgie. Mais la vérité reste d'abord une histoire d'avenir qui sert à projeter. Elle est un socle pour construire et non pour réparer. Il y a l'incurable, et il y a la dimension intrinsèque de la vérité, celle du bâtir*, me rappelle Cynthia Fleury dans *Les irremplaçables*. Celle-là même dont j'ai noté aussi cette phrase sur le tableau noir de ma cuisine pour qu'un jour peut-être ma progéniture puisse en saisir le sens : *Il y a des failles auprès desquelles il n'est pas bon de rester car, tel un abîme, elles aspirent, attirent par l'ampleur de leur vertige*. Son essai *Ci-gît l'amer : guérir du ressentiment* me donne l'aval pour avancer avec la confiance de celles qui n'ont plus rien à perdre ni à gagner, que le bonheur d'avoir une journée toute neuve à occuper, désormais dépourvue de l'ambition assommante de mes 20 ans. Parce qu'au seuil de la cinquantaine, il y a de très fortes récoltes et la quasi-certitude qu'il y en aura d'autres encore, malgré la conscience de la fragilité de l'existence. Parce que des personnes sont mortes et qu'il y en aura de plus en plus. Elles me laissent en héritage l'envie de m'accrocher aux amitiés, aux caresses, aux mets divins mangés sans crainte des kilos, d'en redemander à table, avec du dessert, de me foutre des qu'en dira-t-on et, surtout, de prendre des congés, de rêver ma retraite éventuelle, d'écrire mieux, de respirer, de crémér ma peau par confort plus que par souci de préservation et d'éclat, de passer des journées entières dans des caftans indiens, d'abandonner les soutiens-gorges pour toujours, de ne plus regarder l'heure, sauf celle qui me rappelle d'aller chercher les enfants parce que désormais, c'est eux qui donnent un sens à mon univers. Même s'ils ont parfois honte de leur mère effrontée, rebelle, sans foi ni loi, encore coquette, c'est certain, mais plus jamais démesurément. Plus jamais pour être aimée. Éric n'est pas de cet acabit. Ce ne sont plus les mêmes qui nous attirent... Je leur rappellerai qu'être sur la bonne voie, c'est garder sa nature d'incorrigible, que c'est la seule manière que j'ai trouvée d'affronter la périménopause, avec le plus de détachement possible.

Hier, un texto de ma maman me tirait du lit. Petit miracle du samedi matin de la fête des mères, elle a retrouvé une photo de moi à 12 ans. Ma chevelure est remontée en chignon de ballerine, si bien qu'on voit cette ombre sur ma joue droite. Je regarde l'objectif avec une sorte de défiance dans l'attitude. À moins que la photo n'ait été prise à mon insu. Je ne garde aucun souvenir de cet instant. Ni de ce parc où je suis assise sur une balançoire. J'aimerais parler à cette brunette anxieuse, lui dire que tout ira bien, être cette devineresse qui l'apaiserait. Oui, tout ira bien. Un jour, dans longtemps, elle pourra souffler sur les braises des regrets, aimer et redonner encore. Puis, ce sera au tour d'Ophélie de mener le bal. C'est vers elle que je suis désormais tournée, entière et aimante comme je ne pensais pas la puissance du sentiment possible. En eaux troubles ainsi que dans les accalmies, je n'aurai pas nagé en vain.

Le monstre

Pascale Navarro

Si vieillir est une libération, j'ai enfin atteint l'âge de limoger ma police du devoir, des obligations, de la féminité. Une police qui a été, toute ma vie, très occupée. Le temps est enfin venu de ne plus autant me surveiller, de larguer les amarres. De me lancer dans des aventures prodigieuses, de chercher des réponses différentes, de creuser des questions qui m'ont toujours intéressée, mais que je n'abordais pas à cause de mon propre jugement sur moi-même, et à cause de mes peurs.

J'ai arrêté de tirer pour tout faire tenir ensemble, je suis en train de lâcher prise pour vrai.

Je ne vis pas au nirvana, n'exagérons rien, mais dans un espace plus souple. J'échafaude des projets de voyage en création, en espérance, j'aspire à plus de liberté.

Mais alors que je me prépare à me lancer dans l'espace, dans du nouveau, dans du beau, le monstre revient à ma rencontre. Et le revoilà qui m'habite. Encore. Je le croyais très loin, et je réalise qu'il s'est toujours trouvé quelque part, malgré tout ce que j'essayais de placer entre lui et moi, pour ne plus jamais le voir, pour le conjurer et l'oublier... tous les mots que j'ai lus ne m'ont pas aidée à le rayer de ma vie. Ce monstre sidérant est encore là, devant moi. Et il m'effraie, et je n'aime pas ce moi qui a peur de lui. Je fais face et j'essaie de comprendre. Ce monstre était déjà là quand j'étais petite. Il est encore là 50 ans plus tard, exactement le même.

J'ai essayé d'en tracer le portrait, dans des bouffées de courage, et n'y suis jamais parvenue : le monstre se protège, c'est un sauvage timide et misanthrope. Peut-être que si j'essaie, ici, dans cet espace vide, d'en dessiner les contours... ? Si j'essaie, maintenant, de le décrire, peut-être que ça m'aidera à le comprendre. J'ai vieilli, je devrais être plus lucide, plus forte, et peut-être que la réponse sera là : dans mon geste d'écrire, cet espace-temps parallèle où se forment les idées et se déploie l'intuition.

Ce monstre est un fracas, bien sûr qu'il n'a pas de visage, pas de couleur, il est fait de voix funestes. J'écoute son triste murmure, je l'entends tenir sa messe noire perpétuelle, redire dans les radios et les textos les mots du désespoir et de la haine, il ne craint pas de nous traumatiser, ni de détruire les rêves, ceux des adultes, ceux des enfants qui n'ont même pas le temps de vivre.

Je cherche à voir cet ennemi, mais ce n'est pas de le voir qui me tue, c'est de l'entendre. Ce sont ses mots qui me cassent. Il ne ressemble à rien, parce qu'il est paroles et pensées mortifères et qu'il répand le désespoir. Il se fout de la vie. Sale monstre que je déteste, qui me détruit comme il détruit les vivants. J'écris pour le conjurer, le combattre sur son terrain. Je parle, je choisis des mots, je lance des attaques, je condamne, je lui dis

que je le hais, mais j'ai si peur de m'exposer. Cette voix devient un gouffre qui aspire mes espoirs et mon optimisme. Il annihile la beauté du chant des oiseaux, il s'en moque, il rit de ma fleur bleue. Il m'a gavée de cynisme pour que je me débarrasse de mon pauvre espoir.

Je sais détecter les zones sinistrées, je les ai découvertes dans les paroles remplies de fiel, de noirceur, dans les mots définitifs qui clouent le bec, dans la mort des rêves et des ambitions. Ce monstre s'est glissé partout.

Je ne m'habitue pas à sa sinistre voix. Elle me donne encore des sensations de chaos et diffuse en moi une torpeur plus grande que toutes les torpeurs que j'ai connues. Elle m'inflige une paralysie, je me sens engluée dans le sol, avec rien pour me raccrocher, rien de rassurant, comme si le danger de vivre était permanent.

J'ai essayé de parler sa langue, et même tenté de l'envahir, de parler plus fort que lui, mais je n'ai pas réussi à faire sortir mes fleurs et mes oiseaux du cheval de Troie, je n'ai pas gagné la guerre. Je pensais pouvoir dissoudre la noirceur dans ma joie, et ça n'a pas marché parce qu'à ma plus grande surprise, cet ouragan d'insultes et de cruauté n'a pas disparu. Le temps passé sur ma petite Terre m'aide à supporter la stupeur, mais n'a jamais rien fait d'autre que ça : m'aider à supporter. Pour me consoler, je dédramatise, je regarde cette chose en face, je prends acte et je continue. Pour me consoler, je mène mon train-train, cuisiner, écrire, parler, nouer des liens, lire, pianoter, aimer, jouer, cueillir des fleurs, écouter les succès de ma jeunesse, j'essaie de m'amuser. On me répète qu'il faut du jeu, dans ma vie de fille sérieuse, je n'ai pas d'autre choix. Ce serait de trop travailler et de trop réfléchir qui ferait tant de place au monstre, il paraît que je nourris la bête et cultive des idées noires. Oh, d'accord, alors je m'y mets, je m'y mets, mais des années plus tard : aucun jeu ne m'a consolée. Je m'effraie toujours et plus encore maintenant de ces voix obscures qui accompagnent la misère, la vie sans espoir qui ceinture le monde, toute cette misère, aussi, dans notre beau Québec. La bêtise, l'ignorance, la petitesse d'esprit, l'inculture, la brutalité, l'indélicatesse, l'antipathie, tous ces manques me donnent le vertige.

Ces voix cruelles sont partout, dans les interstices de nos vies de femmes. J'ai composé avec elles toute ma vie d'adolescente, de jeune fille, de jeune femme, souris, divertis-nous, *t'es-ben-stuck-up*, montre tes jambes, tu es trop sérieuse... toutes ces voix s'incrustent et nous parlent même quand il n'y a personne. Les femmes peuvent bien être angoissées, anxieuses, anorexiques, droguées et, surtout, elles peuvent bien s'éteindre ! Maintenant que j'ai mis des mots sur tout ça, j'essaie de distinguer derrière eux quelle forme a pris le monstre dans ma vie, à moi, de femme. Il est toujours là, patient, et attend le bon moment de la journée pour surgir. Il attend que je ne sois pas occupée pour se faire entendre. Alors je m'occupe, bien sûr.

Voilà, voilà, je m'amuse, j'essaie de voir la vie du bon côté. Et je ne perds pas l'espoir de découvrir si, à la fin, je comprendrai ce monstre sans visage qui m'enferme peu à peu et me nargue depuis toujours. Je ne le saurai qu'au bout de ma route. Avec l'âge, j'ai appris à le tenir à distance, mais j'ai fini par m'épuiser à remplir le vide pour y parvenir. J'ai bien continué à faire parler les oiseaux et les fleurs, à donner de l'espoir, à le chercher, cet espoir, dans les moindres recoins, pour le projeter à la face du monstre comme je lancerais un crucifix devant un vampire. Ses mots détournent les miens, et

les tueront pour mieux m'enchaîner à lui.

Je vieillis, soit, et je tenterai jusqu'au bout de rester forte et de vaincre la bête, je crains de perdre des forces, mais je continue. Comment faire autrement ? C'est sûrement de ça que je mourrai : de fatigue monstrueuse, je n'entendrai plus d'autres voix que celle du monstre, la mienne se dissoudra dans le tumulte et le vacarme, et, dans mon silence, je partirai.

Rester vivante

Virginia Pesemapeo Bordeleau

J'avoue que le sujet ne m'intéressait pas, celui de la ménopause, et je me demandais bien pourquoi j'avais accepté de faire partie de ces autrices qui ont certainement plus d'inspiration pour la décrire. Ne sachant pas trop quoi en dire, c'est une jeune femme de mon entourage qui m'a poussée à commencer ce texte. Nous étions en voiture et nous causions de littérature, quand je lui ai partagé cet inconfort. Elle parla avec persuasion de mon rôle de passeuse, elle dit que je devais partager mon expérience pour les femmes plus jeunes qui, comme elle, avaient besoin justement de continuer à vivre à travers ces désagréments d'être une femme ! J'ai compris que cette période ne se passait pas bien pour elle. De plus, ma fille est dans cette tranche d'âge, mais étant l'exception, elle vit un début de ménopause sans trop de problèmes, sauf en prenant du poids.

Le temps fut long lorsque du sang emportait par un écoulement, parfois presque mortel, le flot de vie de mon corps.

Le sang rejetait le fer ; moi affaiblie, à peine capable de poser les pieds sur le plancher à la lumière du matin, en réponse aux cris des enfants affamés.

Je lisais Marie Cardinal à l'époque, et son témoignage sur ses menstruations, qui ne lui laissaient aucun répit, avait touché une corde sensible. Je me disais que je n'étais pas seule à subir cet imparable joug de la féminité.

Cette perturbation me liait à mon ventre comme à un fardeau injuste. Pourquoi devais-je subir ces longues saignées mensuelles pour environ quarante années de ma vie ?

Quand enfin cette période fut terminée, que les saignements cessèrent, j'avais une énergie que je n'avais jamais eue. Cela dura quelques mois. Les premiers symptômes de la ménopause sont apparus lors d'un voyage à Bordeaux. J'avais été accueillie par une famille heureuse, dans une immense maison de trois étages, aux multiples chambres sans chauffage. Nous étions en décembre, et pour une rare fois, il avait neigé sur la ville. Malgré l'humidité et le froid dans la pièce que j'occupais au deuxième, j'avais des sueurs. Croyant à une fièvre causée par une infection ou une grippe, j'en avais fait part à mon hôtesse, qui était infirmière. Ma température était normale.

Elle m'annonça : « Je crois que tu es en ménopause ! »

Le lendemain, elle téléphona à un médecin avec qui elle travaillait. Charmant homme qui me reçut amicalement, me tenant captive par d'innombrables questions sur le Québec et les *Indiens*... Il me prescrivit des hormones pour la période de mon séjour, en me conseillant de voir mon docteur au retour, sauf que ce dernier ne trouva pas utile de me mettre sous hormonothérapie, pour des principes personnels.

Et l'enfer continua. Mal aux articulations, incapacité de marcher les distances que j'avais l'habitude de faire, sécheresse vaginale, insomnie et déprime dès le réveil, sueurs nocturnes et des kilos en trop. Cela dura jusqu'à ce que, lors d'un déménagement vers une grande ville, je fis la connaissance d'une gynécologue qui avait l'expérience et les connaissances requises pour comprendre mon état. Elle me promit que nous n'allions pas supporter l'inconfort pour les années à venir. Elle parlait au *nous*.

Elle me mit sous hormonothérapie légère en *nous* recommandant de passer régulièrement les tests de dépistage nécessaires. Et j'ai eu la nette impression que ma vie commençait vraiment ! En fait, j'ignorais que je pouvais être en forme et avoir de l'énergie comme je n'en avais jamais eu.

À 54 ans ! Je voulais oublier tout et profiter pleinement de cette jeunesse.

Je me souviens de cette amie qui vivait une dépression grave, elle avait mon âge. Je ne la reconnaissais pas, car elle était au naturel un rayon de soleil. Au fil de notre discussion, elle m'avoua qu'elle pensait au suicide ! C'est alors que je lui ai demandé si elle avait encore ses règles. Non. Depuis quelques mois, elle avait très mal aux muscles, peu d'élan pour les activités qu'elle aimait. C'est pourquoi je lui conseillai de demander à son médecin de lui prescrire des hormones. Quelques mois plus tard, elle me téléphona pour me remercier. « Tu m'as sauvé la vie ! », me dit-elle.

Par conséquent, ce n'est pas tellement la ménopause en tant que telle qui m'intéresse. C'est sa traversée, sa finitude.

Parlons du désir, de la libido. Un jour, j'ai demandé à une amie dans la soixantaine si le goût de faire l'amour passait avec le temps. Nous avions quelque 20 ans de différence et j'espérais qu'elle me rassurerait sur cet élan du corps vers le plaisir.

« Non », fut sa réponse. Elle me décrivit la frustration d'être une femme de son âge que les hommes ne voyaient plus. Trop vieille, trop molle, trop ceci, trop cela ou pas assez.

Je précisai ma question : « Même après ta ménopause, tu as de la libido ? »

« Même après ma ménopause », me dit-elle.

Sa réponse m'a fait sourire, car si la vie sexuelle pouvait se poursuivre après ce que la majorité considérait comme une détérioration dans la vie d'une femme, la perspective de la ménopause me réjouissait. En effet, comme je l'avais conseillé à ma copine qui se trouvait trop âgée pour séduire, il y a bien d'autres manières de se donner du plaisir qu'avec un ou une partenaire.

Quand est venu le moment de laisser les hormones, j'allais allègrement vers ma septième décennie. Sur le conseil de mon dernier médecin, j'ai pris le temps de négocier mon bien-être : si je souffrais de nouveau, il maintiendrait la prescription. Marché conclu ! Les mois se suivaient et j'étais toujours en pleine forme. Enfin, j'avais traversé les servitudes de la féminité, servitudes qui étaient les miennes, car je sais que ce n'est pas le lot de toutes les femmes. Mais j'étais aux trois quarts de ma vie ; combien d'années ai-je pour profiter de cet état de grâce naturelle, sans aide chimique ?

De tout temps, pourtant, j'ai travaillé en art, écrit des recueils de poésie, des romans, des contes, lu des centaines de livres, vécue comme une nomade en voyageant beaucoup. Les rencontres nourrissantes me portaient sur leurs ailes, stimulant ma créativité. Et cela continue. Dernièrement, une amie me dit qu'elle avait rencontré son

Waterloo en approchant ses 80 ans, quand le goût de bouger s'est arrêté pour elle. Nous parlions de vieillesse. Je ne me vois pas arrêtée, dans ma tête ce serait la déprime, ce serait la mort. Bien entendu, j'extrapole, car je parle de demain, qui est derrière la porte. C'est bientôt.

Je m'empêche parfois de penser à ce qui se passe avec la terre. Bien sûr, je me tiens au courant, je lis sur les phénomènes atmosphériques de plus en plus catastrophiques, je les vis aussi : c'est près de chez moi que les feux de forêts ont été les plus intenses au Québec l'année dernière. Le sort de mes petites filles me réveille la nuit et je finis par me dire que leur génération trouvera des solutions. Après tout, on peut rêver. Cependant, je ne serai plus là pour vivre avec elles la destruction que j'ai provoquée malgré moi, comme baby-boomer. J'essaie de vivre sans trop ajouter du CO₂ dans l'atmosphère, je composte, j'achète local ou je jardine, je récupère tout, j'utilise des produits bios, je fais mes courses une fois par semaine. Cependant, je prends l'avion et chaque fois, je suis frustrée de moi-même.

Malgré tout, je me sais utile quand de jeunes femmes et hommes me demandent des conseils, veulent travailler avec moi ou s'invitent à m'accompagner sur des projets ou des voyages exploratoires.

Des intervenant-e-s du milieu scolaire m'invitent à donner des ateliers d'écriture et de peinture aux élèves du secondaire, et je suis surprise de la qualité des créations qui s'ensuit. Parfois même, des élèves expriment des émotions qui les accablent ou dénoncent des faits dont ils et elles sont victimes.

Cet intérêt de la jeunesse envers mon travail, ma culture, ma perception de la vie ou même de ma sagesse, comme l'ont formulé certain-e-s critiques, me donne l'élan de poursuivre ma démarche artistique, car la réflexion et la recherche constantes de la prochaine création nous gardent en éveil et en santé autant physique que mentale, sans négliger les exercices quotidiens afin que le corps garde sa souplesse le plus longtemps possible. Ne pas s'arrêter, surtout ne pas tomber dans le piège de la détresse devant l'état du monde, les guerres qui se multiplient, la droite qui monopolise la politique dans plusieurs pays, la culture et l'instruction qui sautent, les rumeurs sans fondement et les discours simplistes des populistes, la misogynie qui s'accroît malgré nos efforts gigantesques pour la restreindre.

Rester vivante dans le monde, coûte que coûte.

Autrices

Née à Chicoutimi en 1972, **Mélikah Abdelmoumen** est l'autrice de plusieurs essais, récits et romans. *Baldwin, Styron et moi* (Mémoire d'encrier, 2022), Prix Pierre-Vadeboncoeur, a été traduit en anglais chez Biblioasis. *Petite-Ville* (Mémoire d'encrier, 2024) a été finaliste au Prix littéraire des collégien-ne-s. *Traité de la petite bonté. Lettre à une amie tsigane* paraissait chez Lux éditeur en octobre 2025.

Entre poésie, roman, nouvelle et littérature pour enfants, **Marie Célie Agnant** construit une œuvre substantielle, traduite dans plusieurs langues, et où s'inscrit, de façon prégnante, la mémoire, les souvenirs et l'exigence de la combativité. Dires de l'exil et du déracinement, impératifs de résistance, ses textes portent à la fois le sceau de la poésie et de la violence issue des sociétés postcoloniales et mettent toujours en lumière l'exigence fondamentale que l'auteure s'est fixée : le refus de la posture de spectatrice.

Anita Anand est écrivaine et traductrice. Son recueil de nouvelles *Swing in the House* et son roman *Une convergence de solitudes* lui ont valu prix et nominations. Elle a traduit quatre autrices québécoises, notamment Caroline Dawson. Elle écrit de façon sporadique, entre deux cours de guitare et quelques pétitions pour sauver le monde. Elle aime croire que les histoires voyagent mieux d'une langue à l'autre.

Pascale Cormier a des liens profonds avec la ville de Québec : elle y est née 2 fois, à 50 ans d'intervalle. Elle a publié trois recueils de poèmes et un conte, en plus d'apparaître dans de nombreux collectifs. Elle anime les soirées Transpoésies à Montréal, en collaboration avec Fierté littéraire. Depuis sa plus tendre enfance, écrire est sa façon d'être au monde.

Née à Montréal en 1978, **Véronique Cyr** est l'autrice de cinq livres de poèmes et d'un récit, *La jeune fille des négatifs*, paru aux éditions Les Herbes rouges en 2022. Ses poèmes ont été publiés dans plusieurs revues et anthologies, notamment dans l'*Anthologie de la poésie actuelle des femmes au Québec 2000/2020* (Éditions du remue-ménage). Elle s'intéresse, dans son écriture, aux liens entre le corps, la révolte et la mémoire.

Romancière et essayiste féministe, **Martine Delvaux** est l'autrice de nombreux ouvrages, parmi lesquels *Blanc dehors*, *Le monde est à toi*, *Thelma, Louise & moi*. Son essai *Le boys club* a remporté le Grand Prix du livre de Montréal. Son ouvrage *Ça aurait pu être un film* a été en sélection, en France, pour le Prix Médicis du meilleur essai. Son dernier livre s'intitule *Il faut beaucoup aimer les femmes qui pleurent*.

Lynda Dion allie écriture et quête de vérité. Elle a fait paraître quatre titres chez Hamac : *La Dévorante*, *La Maîtresse*, *Monstera deliciosa* et *Grosse*. Son dernier roman, *Ressac*, (Ventricule gauche, 2025) aborde les thèmes du racisme, des relations amoureuses et de la construction identitaire. Elle coanime l'émission *Libraire de force* (CIBL 101,5) et fait partie du comité de rédaction de LQ.

Née en 1976, **Yara El-Ghadban** est romancière et anthropologue d'origine palestinienne. Ses livres racontent la vie des hommes, des femmes et des enfants qui, par rapport à l'histoire, à la violence coloniale et à l'exil, rêvent de demain. Elle est l'autrice de quatre romans aux éditions Mémoire d'encrier, dont *La danse des flamants roses* (2024, Prix Mare Nostrum et Prix du 3^e Poulpe, France) et *Je suis Ariel Sharon* (2018), traduit en anglais, en arabe et en allemand. En 2021, elle cosigne avec Rodney Saint-Éloi l'essai *Les racistes n'ont jamais vu la mer*. Elle vit à Montréal.

Bibliothécaire et écrivaine, **Esther Laforce** prépare une thèse de doctorat sur la mémoire des chasses aux sorcières et la figure de la femme silencieuse dans les écodystopies féministes. Elle a publié deux romans, *Aux premiers temps de l'Anthropocène* et *Tombée*, ainsi qu'un essai, *Occuper les distances*, finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général.

Claudia Larochelle est écrivaine et journaliste. Elle collabore chaque semaine à *Il restera toujours la culture* sur ICI Première. Elle signe aussi des textes dans *Elle Québec*, *Les Libraires* et mensuellement dans *Le Devoir*. Elle est impliquée dans plusieurs causes liées à l'importance de la lecture, à la promotion et à la défense de la langue française. Elle est l'idéatrice et l'autrice des célèbres aventures de la doudou (illustrations de Maira Chiodi) et de livres pour adultes, comme *Les Disgracieuses*, ainsi que les deux tomes de *Nos géantes, nos géants : le français au Québec en 22 destins*, ses plus récents titres. Elle enseigne la littérature et le français langue seconde au Cégep John-Abbott. Elle vit à Montréal avec ses deux enfants.

Catherine Mavrikakis est écrivaine. Elle a enseigné durant plus de 30 ans la littérature et la recherche-crédation à l'Université Concordia et à l'Université de Montréal. Son tout dernier roman *Sur les hauteurs du Mont Thoreau* est paru en 2024 chez Héliotheure.

Figure importante du milieu télévisuel et radiophonique québécois, **Pénélope McQuade** a su faire sa marque depuis bon nombre d'années, que ce soit à la barre de son propre talk-show de soirée à la télé de Radio-Canada ou au micro de son émission homonyme sur ICI Première. Pénélope a coécrit *Moi aussi j'aime les femmes* avec Alain Labonté, sous forme de correspondance, pour aborder notamment la dénonciation des violences sexuelles, le-s féminisme-s et la non-maternité. Elle a aussi mené, en tant qu'intervieweuse trollée, le documentaire *Troller les trolls* au côté d'Hugo Latulippe.

Journaliste, essayiste et conférencière, **Pascale Navarro** a publié plusieurs livres et notamment sur la condition féminine et la parité. Lauréate 2007 du Prix Femmes de mérite, catégorie Communications, du YWCA et du Prix du Gouverneur général 2016 en commémoration de l'affaire « personne », elle est aussi diplômée d'honneur 2012

de l'Université de Montréal. Elle collabore avec le Groupe Femmes, Politique et Démocratie.

Née en Jamésie, **Virginia Pesemapeo Bordeleau** est une artiste multidisciplinaire eeyou. Depuis 1980, elle a exposé ses œuvres au Québec, au Canada, en Europe et au Mexique. Elle a publié trois romans aux éditions de la Pleine Lune et Mémoire d'encrier, trois recueils de poésie, chez Mémoire d'encrier et du Quartz, un livre illustré aux Éditions Hannenorak. Elle a également une correspondance avec François Lévesque, du *Devoir*, aux Éditions du Quartz.

Anne Peyrouse explore des genres littéraires différents, de la fiction à l'autobiographie. Elle adore hybrider les formes et s'éclater dans les mots. Elle a gagné plusieurs prix littéraires et a été finaliste pour le Prix Charles-Biddle, qui souligne l'apport exceptionnel de personnes ayant immigré au Québec. Elle est directrice littéraire aux éditions Hamac et aux Éditions Somme toute. Elle enseigne la création littéraire à l'Université Laval.

Par des croisements de peinture et d'écriture, **Monique Régimbald-Zeiber** a développé une pratique qui interroge la construction de l'histoire des femmes. Professeure et chercheuse (UQAM, 1992 à 2012), elle détient un doctorat en littérature sur les pratiques de l'avant-garde russe. En 2014, l'Université du Québec lui attribue le prix de carrière en Recherche et Création. En 2022, elle est lauréate du Prix du Gouverneur Général du Canada (peinture). Ses œuvres font partie de nombreuses collections publiques et privées.

Ching Selo est professeure titulaire à l'Université du Vermont, aux États-Unis. Elle est l'auteure de deux monographies parues aux Presses de l'Université de Montréal : *D'une négritude l'autre. Aimé Césaire et le Québec* (finaliste au Prix Victor-Barbeau et au Prix Jean-Éthier-Blais) et *Le roman vietnamien francophone. Orientalisme, occidentalisme et hybridité*. Son prochain livre, *La guerrière invisible*, paraîtra aux Éditions Hélio trope en 2026.

Romancière et essayiste, **Marie-Ève Sévigny** enseigne la littérature à l'université (UQAM, UQAR). Son roman, *Sans terre* (Hélio trope, 2016 ; Le mot et le reste, 2020), a été finaliste au Prix France-Québec. Avec Chrystine Brouillet, elle a publié *Sur la piste de Maud Graham. Promenades et gourmandises* (Parfum d'encre, 2014). Elle a participé au collectif *Modernités culturelles, 1900-1946*, dirigé par Marie-Noëlle Huet et Chantal Savoie (Somme toute, 2024). En mars paraîtra son essai *Le Vieux-Québec est une histoire d'amour. Les promenades de Jacques Poulin* (Leméac, 2026).

Table des matières

Dialogue

Martine Delvaux et Esther Laforce

Je n'ai rien à dire sur la ménopause

Pénélope McQuade

Kit de survie

anne peyrouse

L'« effacement »

Anita Anand

L'inachevée

Pascale Cormier

La colère jaune

Ching Selao

Heather

Mélikah Abdelmoumen

Salle d'attente

Véronique Cyr

Saccages, béances et autres bienfaitsances

Marie Célie Agnant

Le mal en patience

Marie-Ève Sévigny

La ménopause d'Artaud

Catherine Mavrikakis

M... comme ménopause

Monique Régimbald-Zeiber

Fi madrasat al hob... À l'école de l'amour

Yara El-Ghadban

F(r)action

Lynda Dion

S'ACCROCHER ou l'année du poisson

Claudia Larochelle

Le monstre

Pascale Navarro

Rester vivante

Virginia Pesemapeo Bordeleau



Au catalogue

Madeleine Allard

Quand le corps cède, nouvelles, 2016

Jean-Pierre April

Histoires centricistes, nouvelles, 2017

Méchantes menteries et vérités vraies, nouvelles, 2015

Alain Beaulieu

Novembre avant la fin, essai-fiction, 2020

Laetitia Beaumel

Chambres claires, poésie, 2021

Julien Beauseigle

H ; T !, théâtre, 2025

Victor Bégin

Les garçons interludes, récit illustré, 2022

Nicolas Bertrand

Déjà, roman, 2010

Josée Bilodeau

Au milieu des vivants, roman, 2019

Nathalie Boisvert

Facelift suivi de *La fureur immobile*, théâtre, 2022

Emmanuel Bouchard

On s'est promis de chercher ailleurs, nouvelles, 2021

Les faux mouvements, nouvelles, 2017

La même blessure, roman, 2015

Depuis les cendres, roman, 2011

Au passage, nouvelles, 2008

Françoise Bouffière

La Louée, roman, 2009

Emmanuelle Caron

Le chant de l'infirmière, théâtre, 2021

Alexandra Campeau

Ma langue apprendra à dénouer les queues de cerises, autofiction, 2025

Laurence Caron-C.

Portraits de Laurent, roman, 2025

Maxime Cayer

la chambre rouge suivie de douze temps morts pour souhaiter la bienvenue à tous nos ennemis, 2025

En aucun lieu, poésie, 2022

Philippe Chagnon

Du côté du Szechuan, roman, 2024

À reculons, roman, 2022

Dans sa tête poussait une plante, poésie, 2021

L'essoreuse à salade, roman, 2019

Catherine Côté

Transformer ses ruines en ombre à paupières en dix étapes faciles, poésie, 2025

Véronique Côté et Steve Gagnon

Chaque automne j'ai envie de mourir, secrets, 2012

Pier Courville

Elles, fictions, 2024

Petits géants, roman, 2020

Amélie Dallaire

Limbo, théâtre, 2023

Geneviève Damas

Histoire d'un bonheur, roman, 2015

Les bonnes manières, nouvelles, 2014

Si tu passes la rivière, roman, 2013

Nicholas Dawson

Self-care, nouvelles, 2021

Fanie Demeule

Dents de fortune, roman, 2024

Je suis celle qui veut sauver sa peau, nouvelles, 2022

Bagels, récit illustré, 2021

Roux clair naturel, roman, 2019

Déterrer les os, roman, 2016

Martine Delvaux et Esther Laforce

Au bout de notre sang, nouvelles, 2026

Dominique de Rivaz

Rose Envy, roman, 2015

Camille Deslauriers

Les ovaires, l'hypothalamus et le cœur, nouvelles, 2018

Sarah Desrosiers

Sa belle mort, roman, 2023

Bon chien, roman, 2018

Lynda Dion

Grosse, roman, 2018

Monstera deliciosa, roman, 2015

La Maitresse, roman, 2013

La Dévorante, roman, 2011

Isabelle Dionne

D'autres font du vitrail, roman, 2022

Mélodie Drouin

Nos hontes vous reviendront armées, récits, 2022

Sinclair Dumontais

La Deuxième Vie de Clara Onyx, roman, 2008

Jean-Guy Forget

After, roman, 2018

Valérie Forgues

Chambres fortes, essais, 2023

Janvier tous les jours, roman, 2017

Pierre-Luc Gagné

Attendre le lunch, roman, 2025

Le jardin de la morte, roman, 2023

L'Homme est un lion que je n'ai su faire rugir, poésie, 2021

Nicholas Giguère

Petites annonces, 2020

Quelqu'un, 2018

Queues, 2017

Pierre Gobeil

Splendeurs et misères de l'homme occidental, roman, 2015

L'Hiver à Cape Cod, roman, 2011

Christine Gosselin

Regarder les coulisses se répandre, roman, 2023

Larves de vie, roman, 2021

Julie Gravel-Richard

Enthéos, roman, 2008

Marilyse Hamelin

Une détresse contrôlée, récit, 2023

Quelques jours avec moi, récit illustré, 2021

Sebastián Ibarra Gutiérrez

À terre ouverte, poésie, 2023

Francis Juteau et Alice Lacroix

On couche encore ensemble, roman, 2024

On couche ensemble, roman, 2021

Francis Juteau

Antonio Pizza, roman, 2025

Monique Juteau

Comme dictées en oiseaux détachés, poésie illustrée, 2024

Le marin qui n'arrive qu'à la fin, roman, 2020

Olivier Labonté

Et puis demain, ne pardonne plus, poésie, 2023

Jean-Luc Lagarce

Juste la fin du monde, théâtre, 2016

Simon Lambert

Les crapauds sourds de Berlin, roman, 2020

François Lamontagne

D'eau et de solitude, roman, 2024

Sophie-Anne Landry

Bunkers, poésie, 2022

Marie-Claude Lapalme

Le bleu des rives, nouvelles, 2016

Maryse Latendresse

Harakiri, roman, 2018

David Laurin et Louis Bélanger

Gaz Bar Blues, théâtre, 2024

Kathleen Laurin-Mc Carthy

Poupée russe de brouillard, poésie, 2021

Bertrand Laverdure

Ce livre ne s'adresse qu'à 0,00005 % de la population, poésie, 2022

Éric LeBlanc

Le bleu des garçons, fictions, 2020

Daniel Leblanc-Poirier

Nouveau système, roman, 2017

Claire Legendre

Nullipares, récits, 2020

Making-of, roman, 2017

Hélène Lépine

Un léger désir de rouge, roman, 2012

Marc Lessard

L'effacement des horizons, poésie, 2024

Maude-Éloïse

Minou, roman, 2022

Josée Marcotte

La sœur de l'Autre, Isabelle Rimbaud, roman, 2022

Yannick Marcoux

L'horizon des phares, poésie, 2021

Kareen Martel

Monologue d'une non-monogame dans la salle de bain d'un sous-sol, autofiction, 2025

Alexis Martin

Camillien Houde, « le p'tit gars de Sainte-Marie », théâtre, 2017

Alexis Martin et Pierre Lefebvre

Extramoyen, théâtre, 2018

Suzanne Mercier

Indémaillables, roman, 2023

L'omission, roman, 2021

Ricardo Monti

Hôtel Columbus, théâtre, 2018

Joanne Morency

Crever les eaux, poésie, 2023

Maxime Olivier Moutier

L'Inextinguible, entretiens, 2018

Chantal Nadeau

Affamé.e.s, récit illustré, 2023

Les trouées, récit poétique, 2020

Nathalie Nadeau

L'amour comme autant de fractures, poésie, 2023

Sylvie Nicolas

Tout chagrin est un théâtre d'ombres, récit, 2022

Éric Noël

L'Amore looks something like you, théâtre, 2022

Mélanie Noël

L'intimité du chaos, roman, 2024

Debout dans vos absences, roman, 2023

Anne Peyrouse

Anne Hébert, si tu vieillais ma tristesse, autobiographie, 2024

Ces fenêtres où s'éclatent leurs yeux, poésie, 2021

encore temps de rebrousser chemin, nouvelles, 2020

Tu ne tueras point, roman, 2018

Passagers de la tourmente, nouvelles, 2013

Casey Plett

Les étoiles comme des petits poissons, roman, 2025

Maude Poissant

Saccades, nouvelles, 2014

Sina Queyras

Autobiographie de l'enfance, roman, 2016

Lyne Richard

À même le ciel une traversée plus lente, poésie, 2024

Karine Rosso

Mon ennemie Nelly, roman, 2019

Anna Sanchez

La femme de nulle part, théâtre, 2025

Mattia Scarpulla

Arracher les frontières, poésie, 2025

Erin Shields

Beau gars, théâtre, 2023

Éric Simard

Martel en tête, roman, 2017

Le Mouvement naturel des choses, journal, 2013

Être, nouvelles, 2009

Cher Émile, roman épistolaire, 2006

Thomas C. Spear

Les mascarades du Wisconsin, roman, 2023

Olivier Sylvestre

À plusieurs, théâtre, 2025

Les Sentinelles, théâtre, 2022

Guide d'éducation sexuelle pour le nouveau millénaire, théâtre, 2020

La loi de la gravité, théâtre, 2019

le désert, récit, 2019

noms fictifs, récits, 2017

Vincent Thibault

La Pureté, nouvelles, 2010

Maude Veilleux

Prague, roman, 2016

Le Vertige des insectes, roman, 2014

Entièrement consacré à la fiction,
Hamac propose des textes
profondément humains qui brillent
par leur qualité littéraire.



Si vous avez aimé celui-ci,
nous vous invitons à découvrir
les autres titres de notre catalogue.
Ils vous plairont sûrement.



Pour soumettre un manuscrit ou obtenir plus d'informations,
visitez le site www.hamac.qc.ca.



Pour obtenir de l'information
sur la vente et l'achat de droits,
écrivez-nous à rights@hamac.qc.ca.